

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le piège de la paix germanique

Vaillants « poilus », votre magnifique résistance, servant l'excellente direction donnée à vos efforts par vos chefs, a déjà déterminé l'échec irrémédiable du plan initial des Barbares d'outre-Rhin. Vous savez qu'il comportait l'asservissement complet de la France à l'Allemagne depuis notre frontière de l'Est jusqu'à l'Atlantique. La victoire de la Marne a consacré avec éclat la faillite de cette prétention monstrueuse.

Mais les Boches sont tenaces, ils espèrent que nous nous lasserons prochainement et qu'ainsi ils pourront encore réaliser un plan politique de moins immense envergure que le premier, mais qui leur assurerait cependant d'énormes avantages. Ce second plan, il faut que vous le connaissiez nettement, car s'il réussissait, même en partie, le militarisme prussien pourrait encore, après la guerre, menacer notre patrie, nos familles et nos biens.

Le plan pangermaniste.

Le plan pangermaniste fut exposé dès 1895 — il y a donc exactement vingt ans — dans une brochure intitulée : *La grande Allemagne et l'Europe centrale en 1950*. La partie essentielle de ce plan — celle que les Boches voudraient encore réaliser — consiste dans une extension de la domination de la Prusse sur une confédération d'Etats devant comprendre : l'empire allemand actuel, le Luxembourg, la Hollande, la Belgique, la Suisse allemande et l'Autriche-Hongrie.

Comme cette confédération devrait englober de force et bien malgré eux un très grand nombre de non Allemands, Slaves d'Autriche-Hongrie, Belges, etc., l'auteur pangermaniste de 1895 concluait avec la brutalité féodale des officiers prussiens qui ont pour la liberté des autres le plus complet mépris :

— Sans doute, des Allemands ne peupleront pas seuls le nouvel empire allemand ainsi constitué ; mais « seuls ils gouverneront, seuls ils exerceront les droits politiques, serviront dans la marine et dans l'armée, seuls ils pourront acquérir la terre. Ils auront alors, comme au moyen âge, le sentiment d'être un peuple de maîtres ; toutefois ils condescendront à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par les étrangers soumis à leur domination ».

C'est pour réaliser ces abominables conceptions que le kaiser a déchaîné l'effroyable guerre en cours. Il a été soutenu dans sa volonté d'agression sanglante par tous les Allemands sans distinction de classes sociales. Le Prussien Maximilien Harden l'a d'ailleurs reconnu formellement dans la *Zukunft* en novembre 1914 lorsqu'il a écrit : « Cette guerre ne nous a pas été imposée par surprise. Nous l'avons voulue, nous devions la vouloir... L'Allemagne l'a faite en raison

de la conviction immuable que ses œuvres lui donnent droit à plus de place dans le monde et à de plus larges débouchés pour son activité. »

Le plan d'il y a vingt ans et l'état de choses actuel.

Notre carte matérialise géographiquement les prétentions pangermanistes émises dès 1895. Elle permet de constater que pour constituer, sous l'hégémonie de la Prusse, la grande confédération germanique prévue, l'Allemagne compte s'étendre à l'est en Pologne, contraindre l'Autriche-Hongrie à abandonner le Trentin à l'Italie et la Transylvanie à la Roumanie, afin d'absorber elle-même le reste de l'empire des Habsbourg. A ces acquisitions devraient s'ajouter la plus grande partie de la Belgique et de la Suisse, toute la Hollande et les Flandres jusqu'aux portes de Dunkerque.

Or, en face de ce plan qui date de vingt ans, que nous permettent de constater l'occupation allemande actuelle et les manœuvres politiques berlinoises ?

Il est curieux de remarquer que la partie centrale du front de l'armée allemande en Pologne, sur lequel elle s'est puissamment retranchée, correspond très sensiblement à la frontière prévue pour la future confédération. Par contre, à l'ouest, les Allemands détiennent déjà beaucoup plus de territoires que ceux qu'ils comptaient jadis annexer. Le soin qu'ils mettent non seulement à se fortifier, mais à s'organiser en Belgique et en France, ainsi que les déclarations tendancieuses déjà faites par des personnalités allemandes, importantes ou

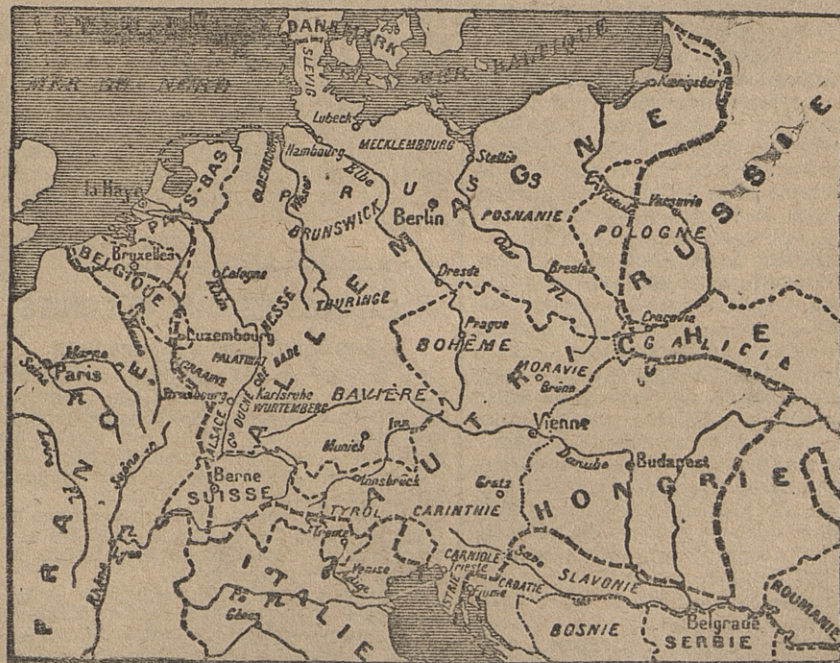
autorisées, prouvent que les prétentions allemandes sont encore beaucoup plus étendues que celles des pangermanistes d'il y a vingt ans.

« Le but de l'Allemagne, reconnaît Harden, est de hisser le pavillon de tempête de l'empire sur les rives de l'étroit canal qui est la porte de l'Atlantique... »

« Nous resterons en Belgique et nous y ajouterons l'étroite bande de territoire qui prolonge ses côtes jusqu'à Calais. Cela fait, nous mettrons volontairement fin à la guerre dont nous n'avons plus rien à attendre, contents d'avoir vengé notre honneur. »

Quant à l'historien allemand bien connu, Dietrich Schaefer, dans la revue *Panther*, il assurait au début de février 1915 : « Il nous faut absolument étendre la sphère de notre puissance surtout vers l'Est... L'immense force russe doit reculer derrière le Dnieper... Alors, il sera possible de fonder sous la conduite de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie réunies, du cap Nord jusqu'à la Méditerranée, une communauté d'Etats qui assurera à chacun de ses partisans l'existence et la paix. »

D'autre part, nous voyons l'Allemagne, disposant d'ailleurs de ce qui ne lui appartient pas, offrir à Rome le Trentin aux dépens de l'Autriche et à Bucarest la Transylvanie aux dépens de la Hongrie, afin d'empêcher l'Italie et la Roumanie d'intervenir aux côtés des alliés. Toutes ces prétentions et manœuvres berlinoises sont donc bien conformes à celles prévues par le plan pangermanique établi, il y a vingt ans, afin de constituer la confédération d'Etats de l'Europe centrale qui permettrait à la Prusse de dominer toute l'Europe.



CARTE DE LA FRONTIÈRE PANGERMANISTE

A quoi se heurte le plan allemand.

Voilà, admirables « poilus », quelles sont encore les prétentions énormes des affreux Boches. Constatons maintenant à quels obstacles elles se heurtent et quelles forces vont les anéantir.

Notre alliée la Russie, dont les réserves d'hommes sont incalculables, puisqu'elle compte 170 millions d'habitants, s'est engagée le 4 septembre 1914 avec la France et l'Angleterre à ne pas faire de paix séparée avec l'Allemagne. Quant à l'Angleterre, elle a déclaré par la bouche de ses hommes d'Etat qu'elle engagerait dans la lutte contre les Boches son dernier homme et son dernier shilling. Or, les ressources en hommes et en argent de l'empire britannique sont immenses.

Quant à la Roumanie, peut-elle finalement ne pas voir ses véritables intérêts ? Pour supposer qu'il en serait ainsi, il faudrait alors admettre qu'à Bucarest on ne concevrait pas la nécessité roumaine de contribuer à détruire le militarisme prussien qui, s'il arrivait à s'étendre encore sur l'Autriche et la plus grande partie de la Hongrie actuelle, constituerait un voisinage intolérable pour la Roumanie.

La souplesse et la ténacité de M. de Bülow rendent le cas de l'Italie plus délicat. Mais peut-on croire que la finesse romaine se laissera prendre à l'appât grossier de la cession du Trentin si l'Allemagne, devant la gravité croissante de sa situation, finissait par faire au gouvernement italien cette concession énorme en apparence ? D'ailleurs une promesse ne vaut en pareil cas que par son exécution immédiate.

En la supposant réalisée, les Italiens pourraient-ils douter que, le jour où la confédération germanique s'étendrait au nord, tout près de Trieste, elle n'aurait pas pour objectif de reprendre cette ville à la première occasion, afin de réaliser l'idée fixe des pangermanistes : de Hambourg à Trieste, pour dominer à la fois dans l'Adriatique et la Méditerranée comme dans la mer du Nord.

La Suisse et la Hollande, averties par l'effroyable exemple de la Belgique, ne peuvent plus douter de leur absorption dans l'avenir, si le plan pangermaniste qui les menace si nettement se réalisait aujourd'hui, même partiellement. Ces deux Etats ne peuvent donc que comprendre de plus en plus, que la cause des alliés est la leur et que le triomphe de ceux-ci est la meilleure garantie de leur existence.

Quant à la France et à l'Angleterre, leurs points de vue sont identiques, car si les tentatives du pangermanisme prussien aboutissaient, elles se trouveraient finalement en présence d'un état de choses encore plus intolérable pour elles qu'avant la guerre. L'Angleterre ni la France ne sauraient admettre — pas plus que la Russie d'ailleurs — que 11 millions de Slaves d'Autriche, ardemment francophiles et anglophiles — les Tchèques tout spécialement — soient sacrifiés au Moloch prussien. Ni la France ni l'Angleterre ne peuvent tolérer une seconde qu'une parcelle de l'héroïque Belgique reste à l'Allemagne. Même la cession de toute l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne ne pourrait pas faire accepter à la France la constitution sur ses frontières d'un nouvel empire allemand agrandi, qui disposerait d'éléments directs de puissance beaucoup plus considérables encore que ceux de l'empire allemand qu'il s'agit présentement de mettre hors d'état de nuire.

En effet, la France, au lieu de se trouver en face d'une Allemagne de 70 millions d'habitants, aurait affaire à un empire germanique englobant : 70 millions d'habitants de l'empire allemand, 12 millions d'Allemands d'Autriche-

Hongrie, 11 millions de Slaves d'Autriche-Hongrie, 10 millions de Magyars, 7 millions de Belges.

Soit au total et en chiffres ronds, une confédération germanique de 110 millions d'habitants qui, Allemands ou non, seraient tous, cette fois, soumis directement et sans restriction possible à la direction organisatrice du barbare militarisme prussien.

Mais les monstrueuses prétentions boches se heurtent à la ténacité indomptable et au bon sens pénétrant des « poilus » de toutes les armées alliées. Tous ceux qui combattent sentent qu'il est indispensable de tenir aussi longtemps qu'il le faudra, parce que, seule, une victoire péremptoire sur les barbares d'outre-Rhin peut assurer à tous une paix définitive.

Au point où en sont les choses, l'intérêt le mieux compris des alliés commande aux gouvernements de Paris, de Londres et à celui de Pétersbourg de pousser la guerre à fond afin de ne pas avoir à la recommencer. Cette considération doit primer toutes les autres, car elle est la plus humaine de toutes.

Certes, les pertes que nous devons encore subir seront peut-être cruelles, mais elles seront considérablement inférieures, maintenant que notre machinerie militaire est mise au point et bien lancée, à celles qu'il faudrait éprouver s'il fallait reprendre l'effroyable lutte dans quatre ou cinq ans, après une nouvelle période d'armements à outrance qui, en empêchant la reprise d'une vie économique normale, rendrait à tous l'existence intolérable.

Si l'on tient compte de ce fait capital et certain que les forces allemandes ne peuvent plus que diminuer, alors que celles des alliés croissent sans cesse, on se convainc qu'en durant, ceux-ci se rapprochent chaque jour du moment où ils pourront dicter toutes leurs conditions à Berlin.

Car il n'y a qu'une paix imposée au cœur même de l'empire allemand qui soit capable de briser le militarisme prussien, but capital de la guerre.

Comme, pour arriver à dicter à l'Allemagne nos conditions, le temps est indispensable, on peut justement dire : chaque mois de guerre de plus permettra aux alliés de s'assurer dix années de paix de plus, s'ils le veulent.

Ces résultats décisifs, c'est vous, « poilus », par votre ténacité et votre bravoure, qui les obtiendrez encore. En huit mois de campagne, vous avez supporté plus d'épreuves et vu plus de batailles que les rognards de Napoléon en quinze années. En parachevant votre œuvre, vous en aurez une gloire immortelle, car non seulement vous aurez sauvé la France, ses foyers et ses richesses, mais, en outre, vous aurez préservé toute l'Europe de l'esclavage infamant des Boches.

ANDRÉ CHÉRADAME.

LA GUERRE AUX COLONIES

Les opérations au Cameroun.

La marche du colonel Morisson sur Dune-Station continue avec succès : les flancs-gardes de la colonne se sont emparés, après des combats assez vifs, de N'Dilabo et de N'Jassi, occupant ainsi tous les passages de la rivière Dume. Une violente contre-attaque a été repoussée énergiquement par notre artillerie.

Au nord du Gabon, la colonne du commandant Miquelard a franchi la frontière et s'est avancée à 40 kilomètres de là jusqu'au fleuve Wolou, à proximité d'Oyem.

Il convient de signaler que dans cette région, aussi bien que dans celle de Molundu et de Yokaduma, antérieurement soumises à l'autorité allemande, les populations indigènes nous font un excellent accueil. D'autre part, les désertions commencent à se multiplier dans les rangs allemands.

Faits de guerre

DU 23 AU 26 MARS

En Belgique, dans la région de Nieupoort, la lutte d'artillerie se poursuit à l'avantage des alliés. Nos batteries ont notamment détruit plusieurs observatoires et points d'appui, dont on a vu s'enfuir les occupants.

L'armée belge accentue sa pression sur les lignes ennemies : dans la journée du 23, une de ses divisions a réalisé de notables progrès sur la rive droite de l'Yser ; une autre a enlevé une tranchée encore occupée par l'ennemi sur la rive gauche.

Dans la région d'Arras, à Carency, nous avons enlevé à l'ennemi une tranchée que nous avons démolie et où nous avons fait des prisonniers. Dans la nuit du 23 au 24 mars et dans la journée du 25, à Notre-Dame-de-Lorette, l'ennemi, par des attaques répétées, a essayé de reprendre pied sur le grand éperon ; il a subi chaque fois un échec complet et coûteux.

Sur le front de l'Aisne, dans la journée du 23, une nouvelle tentative de bombardement de Soissons a été promptement enrayerée par le feu de nos batteries.

En Champagne, dans la journée du 23, l'ennemi a bombardé les positions conquises par nous les jours précédents ; dans la nuit du 23 au 24, il a essayé sans succès de reconquérir le fortin de Beauséjour. La journée du 24 a été marquée par une lutte d'artillerie assez vive et par trois attaques dirigées contre nos positions de la cote 196, qui ont été repoussées.

En Argonne, le 24 mars, un assaut tenté contre nos tranchées de Fontaine-Madame a complètement échoué. A Vauquois, dans la journée du 23, l'ennemi a aspergé d'un liquide enflammé une de nos tranchées voisine de l'église ; nos troupes ont dû reculer sur ce point d'une quinzaine de mètres.

Sur les Hauts-de-Meuse, au bois de Conservoye et au bois des Caures, des tentatives d'attaque ont été facilement et immédiatement repoussées dans la journée du 25 mars. Aux Eparges, l'ennemi a contre-attaqué deux fois le 23 mars, trois fois le 24, trois fois le 25. Chaque fois ses colonnes d'assaut ont été arrêtées net par notre feu. Il n'y a pas eu plus de succès au bois Le Prétre, le 25 mars.

En Haute-Alsace, à l'Hartmannswillerkopf, nous avons enlevé dans la journée du 23, d'abord une ligne de tranchées et un blockhaus, ensuite une seconde ligne de tranchées, sur un front de trois compagnies. Nos troupes s'organisent au delà de cette deuxième ligne à très courte distance du sommet. Au cours de cette action, nous avons fait des prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers.

LA GUERRE AÉRIENNE

L'amirauté britannique annonce qu'une attaque a été opérée, par cinq avions appartenant à la base d'aviation de Dunkerque, contre les docks d'Hoboken, près d'Anvers, où des sous-marins allemands sont en construction.

En raison du brouillard, deux appareils ont dû revenir à Dunkerque ; mais deux avions ont réussi à atteindre leur objectif et ils ont lancé chacun quatre bombes sur les sous-marins en construction.

On croit que des dégâts considérables ont été causés aux docks ; en outre, deux sous-marins en chantier ont été vus en flammes ; cinq sous-marins se trouvaient en construction dans les docks.

Le cinquième aviateur a dû atterrir en Hollande, à cause de dérangements survenus dans son moteur.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Ceux d'autrefois. — Le commandant du Bouvet, qui s'est laissé englober avec son équipage en criant : « Vive la France ! » a de glorieux ancêtres dans la marine française.

A la bataille d'Aboukir, l'amiral Brueys, qui commandait l'escadre, à bord de l'Orient, s'écria, quand on voulut l'emporter après sa blessure : « Laissez-moi, mes amis, un amiral français doit mourir sur son banc de quart ».

Le sang-froid de Dupetit-Thouars devant la mort ne fut pas moindre ni moins sublime. Un boulet, à cette bataille, lui emporta le bras droit : « Vive la République ! Camarades, au feu », s'écria-t-il. Un second boulet lui emporta le bras gauche : « Vive la République ! Camarades, au feu », reprit-il encore. Et ces cris furent répétés par l'équipage.

Un troisième boulet lui enleva la jambe. On le porta dans un baquet plein de son. Quand il sentit que la vie s'en allait : « Jurez de ne pas amener mon pavillon », étez moi corps à la mer si l'ennemi s'en rend maître du vaisseau ! ». Et bientôt il mourut. Son corps fut jeté à la mer, où il alla rejoindre celui de l'infortuné Brueys.

Przemysl. — Przemysl n'est pas seulement le nom de la ville funeste qui vient de tomber aux mains de nos amis les Russes.

C'est aussi le nom de deux rois de Pologne, l'un du huitième siècle, l'autre du treizième, et de deux rois de Bohême des douzième et treizième siècles.

Le deuxième du nom, pour ne citer que celui-là, le roi de Bohême Przemysl II, dit « le Vainqueur », réunit à son royaume l'Autriche et la Styrie en 1246, fit en 1253, des conquêtes en Prusse, s'adjoint encore la Carinthie et la Carniole en 1260 et fut le plus terrible ennemi de Rodolphe Ier, son tuteur et la monarchie autrichienne.

Le nom de Przemysl n'aura pas porté bonheur à la dynastie des Habsbourg !

Le miracle des zeppelins. — Les zeppelins qui sont venus sur Paris ou qui ont failli venir n'ont pas causé beaucoup de mal, et en revanche ils ont fait des miracles, au moins un :

Rue Moufflard, vivait, au quatrième étage, une vieille dame impotente. Depuis cinq ans, elle n'était plus sortie de chez elle. « A cause de ses pauvres jambes », elle ne se traînait plus que de son lit à son fauteuil, et inversement. C'était, pour tout dire, une malheureuse paralysée. Quand les zeppelins — ceux de la première nuit — furent annoncés, tout son entourage se précipita dans l'escalier, la laissant livrée à son triste sort. Et comme elle avait très peur, elle trouva la force imprévue de se lever et de descendre jusqu'à la loge de la concierge, où il y avait beaucoup de monde et où son apparition invraisemblable fut saluée par des cris de stupefaction.

Les zeppelins l'avaient sauvée ! Et maintenant elle marche de nouveau très bien, comme il y a cinq ans.

A Aix-la-Chapelle. — Le journaliste suisse que nous citions dans notre dernier numéro, a noté ceci sur son carnet de route, en passant à Aix-la-Chapelle (Prusse rhénane) :

« Un convoi de dames amputées va partir pour le front. Beaucoup de mouvement, adieu, bravos ; l'inévitable musique joue l'inévitable marche. Au moment où le train s'ébranle, tous, ceux qui partent et ceux qui restent, crient d'une même voix et d'un seul cœur : Gott strafe England ! (Dieu punisse l'Angleterre !). Ces infirmières vont en Belgique soigner des blessés allemands, belges et anglais. »

L'invité de marque. — Le général Wille, qui commande l'armée suisse, voyage en ce moment de canton en canton pour inspecter, une dernière fois, les soldats qui depuis sept mois gardent la frontière. On en profite, bien entendu, pour lui offrir des repas d'honneur.

A l'heure de midi, tous les notables d'une ville du nord de la Suisse, les conseillers d'Etat, les conseillers municipaux, etc., se trouvaient réunis dans le meilleur hôtel de l'endroit, pour dîner avec le général. Seul le général manquait encore. Les estomacs crient famine, les mets répandent un délicieux parfum, mais le général n'est toujours pas là. Finalement, on se met à table ; le dîner va son train et l'on est sur le

point d'attaquer le dessert, lorsqu'une automobile s'arrête devant la porte et, bientôt, le général fait son entrée. On l'entoure, on s'exécute et puis on finit par trouver le mot de l'énigme. Tout avait été admirablement organisé, à un petit détail près : on n'avait oublié que d'inviter le général.

Monsieur âgé. — Un journal de Mecklenbourg publie l'annonce que voici :

« Monsieur seul, âgé 67 ans, jouissant pension mensuelle 50 marks, aimant plaisanterie, caractère toujours gai, ni fu neur ni buveur, ennemi de l'alcool, prend chaque jour un peu de poisson, anguilles et écrevisses, sait se complaire même pendant l'hiver le plus sévèrement froid, s'us les clartés de la lampe du soir et jusque tard dans la nuit, au chant délicieux de oiseaux, de la grive et du rossignol ; fait toutes petites réparations, maçonnerie, serrurerie, ferblanterie ; sait greffer les arbres fruitiers, tailler les rosiers, créer des paradis de fleurs aux teintes merveilleusement assorties. J'apporte avec moi des meubles, un poêle et quatre-vingts rosiers. Dame seule, venue ou personnes peu importe qu'elles habitent la ville ou la campagne, pourvu que ce soit près de l'eau qui voudrait s'en employer, tout gratuitement de tout cela, n'ont qu'à écrire en toute sincérité sous ce chiffre... »

Si ce phénix n'arrive pas à se caser, c'est que les Mecklenbourgeois sont, même en temps de guerre, bigrement difficiles !

Chasse au chevreuil. — Un officier écrit à sa famille :

« Après l'attaque, voilà qu'un superbe chevreuil vient à passer entre nos tranchées et celles des Boches. Un de nos hommes le tire et le tue. Légèrement, ce chevreuil nous appartenait, mais les Boches ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils ne nous laissent pas sortir la tête de nos tranchées.

« Je me dis : « Nous ne l'aurons pas, mais eux non plus », et je défends à mes hommes de se montrer. Nous finies les morts. Un moment après, un Boche sort de sa tranchée, rampe à plat ventre, puis cinq, six et sept Boches le suivent, tous à quatre pattes. Les loustics s'approchent du chevreuil, mais au moment où l'un d'eux empoigne l'animal par la patte, je commande : « Feu ! ». Une volée de coups de fusil part de ma tranchée. Trois Boches restent sur le carreau avec le chevreuil et les autres se sauvent en hurlant.

« Ils avaient du plomb dans les... cuisses ! « Alors, un brave de mes poilus sort de notre tranchée, bondit sur le chevreuil et le traîne jusqu'à nous.

« Ce matin, nous avons jeté les pattes aux Boches et demain nous leur jeterons les os. »

Anneaux de guerre. — Un Parisien rencontre une de ses amies, et lui demande des nouvelles de son mari mobilisé. « Il se porte bien, lui dit-elle, il se bat en Champagne », et, retirant d'un de ses doigts une bague brillante, d'un métal poli, éclatant de blancheur, elle lui montre ce bijou tout d'une pièce, qui portait à la place du chaton un écusson en forme de petit cœur incliné.

— Voyez, dit-elle, comme il pense à moi, il m'a envoyé ce cadeau avant-hier.

La bague avait été faite sur le front, dans la fusée en aluminium d'un obus allemand. Elle n'était pas unique dans son genre. L'anneau de guerre est fort à la mode dans les tranchées.

Nourris par lettres. — M. Hexamer, le président de l'Alliance nationale germano-américaine, invite tous les Allemands des Etats-Unis à envoyer sous enveloppes, par le courrier des lettres, de petites quantités de farine en Allemagne.

Chaque Allemand de l'Amérique envoyant chaque jour une lettre bien remplie, cela ferait, dit ce Bocho prévoyant, des quantités de farine suffisantes pour fournir du pain à toute la population de l'Allemagne.

Les Allemands vont se nourrir par correspondance ! Chaque matin, ils avaleront leur courrier, après l'avoir fait passer au four. Quel dommage que les messagers ne soient pas des pigeons voyageurs, dotés à souhait ! Ils auraient fourni aux Allemands le rôti, en même temps que le pain !

Histoire de l'invalidé à la tête de bois (1750)

Ce n'est pas à moi qu'il faut dire que l'invalidé à la tête de bois n'a jamais existé, et par une bonne raison : c'est que c'était mon camarade de régiment et que nous avons brossé les Turcs ensemble.

Il s'appelait Dubois et il était Picard. Pas moyen de s'ennuyer avec lui : il nous faisait crever de rire par ses farces. Mais dam ! il n'était pas Picard pour rien. Au moindre mot il prenait la mouche et dégainait. Le sergent lui disait toujours :

— Dubois, tu te feras casser la tête avec tes manières !

— Eh bien, si on me la casse, je m'en ferai faire une de bois, qu'il disait.

On ne fit pas attention à ce propos-là sur le moment, et j'ai toujours eu l'idée, depuis, que c'est ce qui est cause qu'il a eu une tête de bois.

Nous entrons en campagne.

A la première bataille il eut le nez emporté d'un coup de sabre en sauvant son colonel. Le colonel, reconnaissant de ce dévouement, le fit soigner dans sa tente et lui paya un nez d'argent peint en couleur de chair.

Dubois, trop orgueilleux de cette faveur, cessa d'être bon enfant. Il se moquait de ceux qui n'avaient qu'un « nez de viande », comme il disait, ajoutant que « c'était bon pour des clampins, des feignants et des propres à rien ».

Ce langage insultant déplut : une nuit, pendant qu'il dormait, on gratta la couleur de son nez, qu'on passa ensuite au rouge d'Angleterre, si bien qu'il brillait comme un pommé de sabre. Au point du jour, on se réveilla en sursaut pour recevoir l'ennemi qui venait de l'Orient. Dubois sauta au bas du lit, met son nez sans y regarder et s'élança aux retranchements. Ce nez, étincelant aux premiers rayons de l'aube du jour, attira l'attention du général ennemi, qui lui envoya une balle forcée : la balle toucha et Dubois eut l'œil gauche crevé.

En échange de son œil, Dubois eut la croix et les galons de sergent. Alors il se mit à apprendre à lire et à écrire, dans l'espoir de se faire nommer colonel à la première affaire.

Vint une autre bataille, plus furieuse que les deux autres. Ce jour-là Dubois fit merveille et combattit comme un César, mais la fortune le trahit encore une fois.

Il venait de prendre à lui tout seul une batterie à cheval de douze canons de quarante-huit, lorsqu'il eut la sottise d'idée de regarder dans un des canons, pour voir s'il y avait beaucoup de mitraille dedans. Un artilleur ennemi, profitant de son imprudence, s'avança à pas de loup sur son cheval, mit le feu à la pièce, et le coup partit.

Au bruit de l'explosion, Dubois, que sa présence d'esprit n'abandonnait jamais, fit un mouvement pour se retirer, mais il était trop tard : la mitraille lui emporta presque toute la tête avec son nez d'argent, sauf son bon œil et une dent de devant.

Quelle position ! Il allait être fait prisonnier, quand le gros de l'armée vint à son secours. Le colonel, qui était en tête et qui l'aimait beaucoup, le voyant si maltraité crut qu'il n'en réchapperait jamais et qu'autant valait l'enterrer tout de suite afin de lui donner les honneurs de la sépulture. On fit dire aux ennemis de rester tranquilles parce que nous avions à aller à l'enterrement d'un de nos camarades, et le reste de la bataille se trouva décommandé.

On enterra Dubois en grande pompe, tam-

bours battants, trompettes sonnantes et enseignes déployées. Le colonel fit un discours superbe sur la tombe de Dubois, assurant que le défunt était devenu immortel et qu'il vivrait bien plus longtemps comme ça que s'il avait vécu pour tout de bon. Ce disant il pleura; et le régiment, qui n'y comprenait goutte, pleura de confiance.

On pleura tant et tant, que ça coula sous terre et que Dubois, se sentant mouillé, se secoua dans son trou, car il avait horreur de l'eau. On se hâta de le déterrer; on vit qu'il donnait encore quelques tout petits signes de vie : on fit venir le chirurgien.

L'homme de l'art lui mit une goutte d'eau-de-vie sur le trou du gosier : voilà Dubois qui fait : Hum ! hum ! qui ouvre son œil et porte sa main à l'endroit où sa tête n'était plus.

— Il n'a rien du tout, dit le chirurgien; quelques jours de diète et de repos, et il n'y paraîtra plus. Seulement l'amputation est nécessaire.

— L'amputation de quoi? l'amputation de quoi? dit le régiment.

— L'amputation de la tête, pardi ! répond le chirurgien. Mais je n'ai pas les instruments qu'il faut... N'importe : qu'on me donne un mallet solide et un bon ciseau à froid bien aiguisé.

Ah ! ce fut une belle opération ! Jamais on ne vit chose pareille ni homme si adroit. A chaque coup, il vous faisait sauter des morceaux d'os gros comme le pouce ; et même de cervelle, car Dubois avait la tête dure et il fallait de la place pour les mortaises.

Enfin, voilà l'opération finie. Un beau résultat ! Le chirurgien avait si bien fait qu'il ne restait de toute la tête de Dubois qu'un œil encadré dans un cercle d'os qui s'appuyait sur l'arcade zygomatique, laquelle tenait à l'occiput.

Le chirurgien couvrit le tout d'une cloche à melons pour empêcher l'évaporation des idées, et défendit au malade de s'occuper de sciences abstraites, particulièrement de trigonométrie curviligne. Mais il lui permit de fumer. Puis il dit :

— Nous allons lui faire une tête de bois, mais une tête de bois si bonne et si solide que tout le monde voudra se faire casser la sienne pour en avoir une comme ça !

— Vraiment ? dirent les conscrits.

— Nous verrons, dirent les grognards.

Et le chirurgien s'en alla dîner en ville.

(A suivre.)

EUGÈNE MOUTON.

SUR MER

Dans les Dardanelles.

Une série de mauvais temps a empêché jusqu'à hier la reprise des opérations actives aux Dardanelles. On a pu cependant continuer le dragage des mines dans la région du vestibule du goulet de Chanak où les forts, en partie détruits, ne peuvent plus faire sentir efficacement leur action.

Informations navales.

— Le 22 mars, vers midi, le vapeur anglais *Southport* a été torpillé par un sous-marin allemand dans le voisinage du bateau-feu *Royal-Sovereign*.

— Le vapeur britannique *Concord* a été coulé le 22 mars par un sous-marin allemand dans les parages du bateau-feu *Royal-Sovereign*.

— Le *Desaix* a détruit par le canon le 22 mars le petit fort turc de Mowila dans le golfe d'Akaba.

— Plusieurs bâtiments anglais et français ont été attaqués sans succès par des sous-marins allemands.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

La reddition de Przemyśl

Félicitations officielles.

Le Président de la République, qui avait adressé ses félicitations à l'empereur de Russie et au grand-duc Nicolas, à l'occasion de la prise de Przemyśl, a reçu les réponses suivantes :

Très sensible à vos amicales félicitations, je vous prie, monsieur le Président, d'accepter l'expression de ma sincère reconnaissance ainsi que les assurances réitérées des sentiments fidèles et amicaux qui unissent la Russie et moi à la vaillante nation française et à sa glorieuse armée.

NICOLAS.

Profondément touché par votre aimable télégramme à l'occasion de la prise de Przemyśl, je vous prie, monsieur le Président, de recevoir mes sincères remerciements et les plus chaleureux vœux pour la France, amie et alliée, et sa glorieuse armée.

Grand-duc NICOLAS.

M. Millerand qui, de son côté, avait adressé ses félicitations au ministre de la guerre de Russie, a reçu la réponse suivante :

Particulièrement touché par les félicitations si cordiales de Votre Excellence et de l'armée alliée, vous prie d'accepter nos sincères remerciements et l'expression des vœux que l'Armée russe tout entière et moi formons pour la brillante et prochaine victoire de la vaillante armée française.

SOUKHOMLINOFF.

Résultats obtenus.

La reddition de Przemyśl, qui a eu dans le monde entier un retentissement considérable, constitue pour nos alliés une victoire éclatante, dont les conséquences paraissent devoir être encore plus importantes qu'on ne le croyait au lendemain de la capitulation.

Nos soldats apprendront avec plaisir que leurs camarades russes, loin de s'endormir sur leurs lauriers, ont pris, le jour même de la victoire, une vigoureuse offensive dans les Carpathes, dont on peut constater déjà les heureux résultats dans le communiqué officiel russe que nous publions ci-dessous.

D'autre part, d'après les premières évaluations, la garnison de Przemyśl était beaucoup plus importante qu'on ne le supposait. Le nombre des prisonniers faits par les Russes dépasse cent mille hommes. On compte parmi eux plus de deux mille officiers et neuf généraux.

Le butin tombé aux mains de nos alliés est également énorme. Il comprend notamment des locomotives, du matériel de chemin de fer, du charbon et des munitions.

On donne sur la capitulation de Przemyśl ces renseignements : La veille au soir, le commandant de la place avertit la population civile que la capitulation était décidée.

A cinq heures du matin, dans tout le rayon de la forteresse, de violentes explosions intriguèrent les Russes : les Autrichiens, avant de se rendre, faisaient sauter les forts.

A ce moment, les colonnes d'assaut russes, chargées de prendre l'offensive, s'élancèrent sur la forteresse et, dès sept heures du matin, elles étaient maîtresses des sec-teurs intérieurs.

Pendant ce temps, les troupes autrichiennes abattaient leurs chevaux à coups de fusil, sous les yeux des habitants effarés.

Il était six heures du matin, quand des parlementaires vinrent faire connaître que la place forte avait décidé de capituler.

La ville de Przemyśl même est intacte. Seuls les faubourgs ont souffert des opérations du siège.

RUSSIE

Officiel. — A l'ouest du Niemen, nous continuons à progresser.

Sur la rive droite de la Narew et de l'Orlitz, nous avons livré des combats violents et acharnés. Les Allemands, qui ont amené ici d'importants renforts constitués aux dépens des autres fronts, défendent opiniâtement leurs positions. Nos troupes, cependant, progressent lentement, s'emparant une à une des tranchées et des hauteurs.

Il y a lieu de signaler les luttes corps à corps livrées près de Vakh, de Karask et d'Iédnor-jetz, dans lesquelles nos troupes, qui attaquaient avec une vaillance pleine d'abnégation, ont remporté des succès sur l'ennemi. Nous avons pris, dans ces combats, trois cents prisonniers environ, huit mitrailleuses et deux lance-bombes.

A gauche de la Vistule, la situation n'a pas subi de modifications importantes.

Sur la Pilitza, les Allemands ont été obligés d'évacuer Domanévitze, où nous nous sommes consolidés. Les contre-attaques opérées par l'ennemi sur cette région ont été repoussées.

Dans les Carpathes, notre offensive dans les directions de Bartfeld et d'Oujok évolue avec un succès complet.

Nos troupes, opérant dans des conditions extrêmement difficiles, ont remporté un succès important et décisif dans la région du col de Loupkoif, où nous avons enlevé d'assaut une position autrichienne sérieuse sur la grande crête des monts Beskid.

Notre infanterie a pu avancer jusqu'à la principale position de l'ennemi, et après l'avoir attaquée à l'aide de mitrailleuses, à une distance de six cents pas, elle est passée par dessus des fossés profonds, entourés de palissades et a enlevé les fortifications solidement blindées de la défense intérieure.

Les Autrichiens ont contre-attaqué plusieurs fois, mais ils ont été dispersés et anéantis en partie par notre feu et à la baïonnette.

Le 24 mars, l'ennemi a esquissé sur certaines positions un mouvement de recul.

Nous avons fait prisonniers une centaine d'officiers et 3,600 soldats, et nous avons pris plusieurs dizaines de mitrailleuses.

La Journée serbe

La journée du 26 mars a été vouée par la France à la nation serbe. Après la journée belge, la journée serbe s'imposait. La Serbie n'est pas moins héroïque que la Belgique, et l'exemple de cette robuste nation, qui jamais, pendant la guerre, ne douta de la victoire, est émouvant entre tous. On l'a écrit fort justement : « La vaillance de chaque jour et de chaque heure suppléa à tout ; cette armée, où des enfants conduits des vieillards, eut toutes les audaces, puisqu'elle se sacrifiait à un haut idéal de liberté et de dignité humaine. »

Il était bon de le dire ou de le répéter, chez nous, à la génération qui se lève. Hier — comme nous l'annoncions il y a quelque temps — dans tous les lycées et toutes les écoles de France, la leçon d'histoire a été faite sur la Serbie.

La veille, déjà, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, avait été organisée une solennité présidée par le ministre de l'instruction publique. M. Sarraut y prononça un très beau discours, qu'il conclut par cette éloquente adjuration :

« ... Plus haut que le tonnerre effrayant des mitrailles, que votre cri d'amour, votre cri de tendresse fraternelle aille là-bas, sur la Drina, encourager, reconforter ce peuple admirable, les pères et les fils, les mères et les filles, les vieillards et les enfants, en attendant que sonne l'heure proche où, au nom de la civilisation sauvee, rayonnera sur eux, parmi le soleil de la victoire, le témoignage solennel de l'humanité reconnaissante. »

Le ministre a été très applaudi.

Hier, il a reçu de M. Davidovitch, ministre de l'instruction publique de Serbie, de M. Stanoyevitch, recteur de l'Université, et des représentants serbes des trois ordres d'enseignement, supérieur, secondaire et primaire, des télégrammes émus exprimant la profonde reconnaissance des écoles serbes pour l'organisation de cette journée patriotique.

AU PARLEMENT

SÉNAT

Le Sénat approuve à l'unanimité la création d'une « Croix de guerre » pour commémorer les citations individuelles des officiers, sous-officiers et soldats.

Comme nous l'avons annoncé, le Sénat a consacré ses séances des 25 et 26 mars à la discussion du projet de loi, voté par la Chambre, tendant à instituer, sous le nom de « Croix de guerre », un insigne spécial destiné à récompenser la valeur militaire.

Au nom des deux commissions consultées, les rapporteurs du Sénat, MM. Murat et Jeanneney, avaient accepté cette création, mais en limitant l'attribution du nouvel insigne aux officiers, sous-officiers et soldats ayant été l'objet d'une citation à l'ordre du jour de l'armée.

D'autre part, un certain nombre d'amendements avaient été déposés par MM. Louis Martin, le comte d'Elva, de Lamarzelle, Delahaye, qui ont pris la parole au cours des deux séances.

M. Millerand, ministre de la guerre, s'est expliqué sur ces divers amendements, qui, à la suite de cette intervention, ont été retirés.

Je voudrais, a déclaré le ministre, aider le Sénat à fixer dans un texte clair et aussi peu chargé que possible les sentiments qui animent tous les membres du Parlement.

Un décret devra intervenir pour régler les conditions d'application de la loi ; il donnera satisfaction à un certain nombre des amendements déposés.

Qui aura droit à la Croix de guerre ? On propose d'ajouter les aumôniers au texte de la commission. Sur le fond de cet amendement, tout le monde est d'accord : il n'y a sur le champ de bataille que des Français (Applaudissements). Mais l'amendement est en fait superflu, les aumôniers étant d'ores et déjà assimilés aux officiers ; il est, d'autre part, insuffisant, parce qu'il risquerait d'exclure certaines catégories de personnes : les infirmières, les religieuses, par exemple, qui ont été citées à l'ordre du jour de l'armée. (Nouveaux applaudissements.)

Qui décernera la Croix de guerre ? Vos commissions et le Gouvernement estiment que ce doit être uniquement le commandant en chef. Ainsi la valeur de cette récompense sera augmentée par sa rareté relative. D'autre part, il faut que la Croix de guerre, pour être distribuée avec une justice aussi absolue que possible ne puisse être attribuée que par une seule et même autorité.

Mais, dit-on, le vote de la Chambre, très large, a éveillé des espérances auxquelles il serait cruel de faire succéder des déceptions ; il ne faut pas, ajoute-t-on, lésiner avec ceux qui prodiguent leur héroïsme et leur sang.

Quelle que soit la décision du Sénat sur ce point, il restera que le Parlement et la France entière se sont unis dans un même sentiment de reconnaissance et d'enthousiasme pour notre armée. (Applaudissements répétés.)

Après le discours du ministre de la guerre, le Sénat a adopté, à l'unanimité, l'article unique de la proposition de loi ainsi conçu :

Il est créé une croix dite « Croix de guerre » destinée à commémorer, depuis le début de la guerre 1914-1915, les citations individuelles pour faits de guerre à l'ordre des armées de terre et de mer, des corps d'armée, des divisions, des brigades et des régiments.

Jusqu'à la cessation de ladite guerre, cette croix sera attribuée dans les mêmes conditions que ci-dessus dans les corps par-

ticipant à des actions de guerre en dehors du théâtre principal des opérations.

Un décret réglera l'application de la présente loi.

La nouvelle rédaction du texte de loi sera soumise à l'approbation de la Chambre.

D'autres héros

L'amirauté britannique a publié un rapport sur les opérations des dragueurs de mines le long des côtes anglaises. On y lit les exploits des hommes qui vont balayer la mer pour préserver la flotte de guerre et protéger le commerce de la Grande-Bretagne et du monde entier.

Pour se soutenir dans leur périlleuse besogne, ils n'ont ni l'excitation, ni l'élan de la bataille. Sur de petits bateaux, exposés à toutes les rigueurs du temps, ils accomplissent leur tâche, faisant face continuellement à la mort, sous sa forme la plus terrifiante. Ils viennent pour la plupart de la marine marchande ou des bateaux de pêche et ont, pourtant, à déployer le même héroïsme que les marins des cuirassés. Jour après jour, ils sortent, ils vont à la recherche des mines et, l'une après l'autre, les font éclater. Souvent ils « sautent » eux-mêmes.

C'est ainsi qu'en quelques instants, le bateau n° 99 a été coulé, et que les bateaux n° 58 et 465 ont été gravement endommagés. Les listes des pertes montrent combien de vies a déjà coûtées ce travail — qui est toujours à recommencer. Et il y en aurait bien plus encore de sacrifiées, sans le tranquille courage avec lequel hommes et officiers s'acquittent de leur tâche ingrate.

Dialogues boches.

Le Kaiser et son Chancelier

Sa Majesté, à sa table de travail, consulte un dictionnaire de médecine, au chapitre « Constipation ». Entre S. Exc. le chancelier, la mine défaite.

Le KAISER. — Comment va, mon cher chancelier ?

Le CHANCELIER. — Assez bien, Sire, sauf que (il passe la main sur son ventre) le pain de guerre ne nous réussit pas. (Confidentiellement.) Trois fois cette nuit.

Le KAISER. — Je voudrais être à votre place... (Confidentiellement et faisant claquer l'ongle du pouce entre ses dents.) Pas une seule fois en huit jours.

Le CHANCELIER. — Curieux, ces effets contraires.

Le KAISER. — Et quelles nouvelles du front ?

Le CHANCELIER. — Excellentes, Sire. Nous tenons toujours Calais et Varsovie. Nos vaillantes troupes, attaquées en Champagne par 5,000 Français, ont fait 10,000 prisonniers. Les morts et les blessés dépassent 20,000.

Le KAISER. — Bon, cela.

Le CHANCELIER. — Notre escadre de zep-pelins a survolé Paris et fait plus de 40,000 victimes.

Le KAISER. — Sans compter les femmes et les petits enfants ?

Le CHANCELIER. — Cela va de soi, Sire. Les femmes et les enfants sont toujours inscrits à un compte spécial.

Le KAISER. — Et ce cher Hindenburg, qu'annonce-t-il de nouveau ?

Le CHANCELIER. — Hindenburg appelle votre attention sur les excès commis par les cosaques.

Le KAISER. — Sauvages ! Ils n'ont pas deux coquards de kultur.

Le CHANCELIER. — La soldatesque a arrêté

de paisibles bourgeois qui s'étaient joints à nos vaillantes troupes pour repousser l'envahisseur.

Le KAISER. — Barbares ! Ils violent le droit des gens.

Le CHANCELIER. — Quelques monuments ont été endommagés par l'artillerie ennemie.

Le KAISER. — Nos monuments publics ? Ils n'en ont pas le droit ! Qu'est-ce qu'ils font des conventions de la Haye ? Est-ce qu'ils les prennent pour des chiffons de papier ?

Le CHANCELIER (rougit légèrement). — Je suis d'avis qu'une protestation solennelle...

Le KAISER. — Vous l'avez dit. Il faut adresser une protestation au monde civilisé, flétrir ces procédés d'un autre âge.

Le CHANCELIER. — Sire, c'est ce que je voulais dire. Puis-je prendre congé de Sa Majesté ? (Il passe la main sur son ventre.) Décidément, ce pain de guerre ne me réussit pas.

Le KAISER. — Allez, mon ami, allez... (seul et perplexe) Que ne puis-je en faire autant.

JEAN PRADELLE.

La fin glorieuse du Bouvet

Les générations futures uniront dans un même sentiment d'admiration les marins du *Vengeur* et ceux du *Bouvet*, que transporta, au moment de mourir, un sublime élan de patriotisme.

Le commandant du *Bouvet*, Rageot de la Touche, avait reçu l'ordre de traverser la zone dangereuse des torpilles et de se frayer un passage pour arriver devant les Dardanelles. Le 18 mars, à deux heures et demie, le *Bouvet* se trouvait à 5 milles de l'endroit désigné, en face du port Dardanos, ayant traversé sans incident deux zones de torpilles. A ce moment, le *Bouvet* fut atteint par une mine. Le navire donna d'abord fortement de la bande et resta pendant trois quarts de minute incliné à un angle de 45 degrés ; il était presque caché à la vue par les flammes et la fumée qui montaient à une grande hauteur, puis, tressaillant comme un animal agonisant, il se tourna d'un mouvement brusque sur le côté. Le *Bouvet* s'enfonça par la proue, tandis que les hélices battaient l'air de leurs derniers tours. On entendit à ce moment l'état-major du cuirassé, autour duquel s'était groupé l'équipage, saluer le drapeau du cri mille fois répété de : « Vive la France ! »

Une demi-minute après, le *Bouvet* et ses héroïques marins disparaissaient dans un nuage de fumée et d'éclats.

Le valeureux commandant du *Bouvet*, Rageot de la Touche, né à Toulon en 1854, d'une famille de marins, avait eu une carrière bien remplie, féconde en brillants services et en navigations lointaines. Très allant, plein d'entrain, il avait accueilli avec enthousiasme la nouvelle de la déclaration de guerre.

Il est mort en héros, comme tous les braves qui se sont engloutis avec lui dans les eaux des Dardanelles.

Sur les rives du Bosphore, des femmes grecques, témoins de la magnifique bravoure de nos marins, ont pieusement jeté des fleurs dans la mer et brûlé de l'encens pour honorer les morts du *Bouvet*.

CONSEIL DE GUERRE

Le payeur aux armées Desclaux, convaincu de détournements au préjudice des troupes, a comparu devant le 1^{er} conseil de guerre, à Paris, et a été condamné à sept ans de réclu-

sion, à la dégradation militaire et à la radiation de la Légion d'honneur.

Ses complices M^{me} Béchoff et le soldat Vergès, ont été condamnés, la première à deux ans de prison, le second à un an de la même peine.

LES PRISONNIERS MALTRAITÉS

C'est dans les rares lettres échappées à la vigilance de la censure que nous pouvons découvrir la vérité sur le sort des prisonniers français en Allemagne. Nous avons entre les mains un paquet de ces missives, transmises en France par une voie indirecte. On ne saurait imaginer les détails navrants que contiennent ces feuillets griffonnés furtivement.

Ce n'est pas seulement de la nourriture, absolument insuffisante et presque toujours répugnante, que se plaignent nos pauvres soldats. Ils signalent encore les actes de brutalité dont ils sont constamment victimes dans certains camps abandonnés à la discrétion de gardes-chiourmes haineux et cruels.

Voici quelques passages que nous relevons dans une lettre :

Tous les matins, réveil à grands coups de fouet et nerf de bœuf par les sous-off Boches, et nous sommes gelés dans les baraquas en ce moment, par ce temps de neige...

Aujourd'hui, 28 janvier, à midi, un soldat français et un soldat russe ont été blessés à coups de sabre; le français eut l'oreille décollée et le russe la tête fendue; le major ne pouvait pas arrêter le sang. Moi, dimanche dernier, j'ai reçu deux coups de nerf de bœuf sur la tête; j'étais à bavarder le long du travail avec un camarade. Enfin, combien d'autres brutalités sans nom, d'ailleurs dignes de ces crapules de Boches. Ah! si j'avais été sur notre sol français, le Boche n'en aurait plus fait d'autres!

Joséphine, montre ma lettre à un député, ou à un journaliste, qu'il puisse faire entendre les plaintes de pauvres prisonniers à notre pays; le nom de l'adjudant Boche, la dernière des brutes: l'adjudant Wibert; il en a blessé plus de 300 pour sa part, il mérite l'échafaud.

Et dans une autre lettre :

A Glessen, en outre d'être mal nourris, nous étions encore, bien souvent, maltraités. Pour un rien, un coup de crosse, un coup de baïonnette. Moi-même, je fus giflé par un capitaine allemand parce que la couverture de mon lit faisait un pli! Les soldats anglais surtout étaient l'objet des plus mauvais traitements. Chez nous, dans notre camp, il en est un qu'ils ont laissé mourir de faim après l'avoir emprisonné.

En outre, nos prisonniers sont exhibés comme des bêtes curieuses aussi bien pendant le voyage en chemin de fer que dans le camp. La foule se fait une fête de les injurier et de les frapper sous l'œil goguenard des gardiens.

En arrivant en Allemagne, commencement de l'exhibition dans toutes les gares, sur les ponts, devant le public: à Aache n(Aix-la-Chapelle), Stolberg, Cologne, trois heures de pose, de neuf heures à midi...

Le long de notre trajet, les pierres et les bâtons nous tombaient dessus. En arrivant à X..., la population nous a jeté des pierres, des briques et nous crachait à la figure; l'on croyait notre dernier moment arrivé; les sentinelles nous frappaient à grands coups de crosse de fusil.

Le train partait de toutes les stations par grand-coup et les arrêts de même; vois d'ici les pauvres blessés, sans être pansés, pousser des gémissements et des plaintes; c'était à fendre le cœur, de voir un tableau pareil, et ces crapules de Boches prétendant encore avoir de l'humanité. On doit les radier des nations civilisées.

Combien nos malheureux soldats doivent regretter la tranchée héroïque, où l'on souffre et où l'on meurt, mais où l'on peut répondre coup pour coup!

LE PONT DE MINAUCOURT

Air: Les ponts de Paris.

En avant d'un village
Qu'on nomme Minaucourt,
Un pont donne passage
Aux soldats nuit et jour
Près des tranchées
Blottis, cachés,
Se trouvent les abris de nos troupes
Et des troupiers
Les cuisiniers
Tranquillément y font la soupe.

Refrain.

Au pont de Minaucourt
Nous sommes nuit et jour
Depuis des mois, c'est là notre demeure.
Les uns y vivent, et les autres y meurent.
Mais qu'importe la mort
Si nous sommes plus forts,
N'avons-nous pas des 155 courts
Au pont de Minaucourt.

C'est pas un petit Nice,
Le pont de Minaucourt,
Ici pas de caprice
De plaisir et d'amour!

De féminin
Nous n'avons rien

A part Rosalie-baïonnette,
Mais aux abris,
Dans notre nid.

Elle repose, la coquette! (Refrain.)

Ce n'est pas par débîne
Que je dis en ce jour
Qu'on fait bonne cuisine

Au pont de Minaucourt.

Riz du Japon

Et saucisson

De l'Australie ou d'Amérique

Quart de tacot

(De ça pas trop

Ça pourrait donner la colique!) (Refrain.)

Quand finira la guerre
Et que nous reviendrons
Chez nous la mine fière,
Alors nous conterons

A nos parents,

A nos enfants,

Notre campagne et nos victoires

Ohé, les gars!

N'oubliez pas

Aussi de leur conter l'histoire (Refrain.)

Dernier refrain.

Du pont de Minaucourt

Où pendant bien des jours,

Pendant des nuits, durant la grande lutte

Des Allemands précipitant la chute,

Si vous avez lutté

C'est pour la liberté!

Souvenez-vous, amis, et pour toujours

Du pont de Minaucourt!

ABEL MAJUREL,

Caporal au 2^e colonial, tombé
au champ d'honneur.

LA CUISINE DU TROUPIER

Le riz à la Chinoise.

Trier, laver et égoutter le riz. Faire bouillir dans la gamelle, pour une ration de quatre hommes, 2 litres et demi d'eau, joindre une cuillerée de sel. Ajouter alors le riz (un quart plein) et laisser cuire à ébullition soutenue pendant 20 minutes. Retirer la gamelle du feu et égoutter le riz. Remettre la gamelle sur le feu très modéré, laisser sécher 2 ou 3 minutes et servir aussitôt.

BLOC-NOTES

— Le général de brigade Gabriel Delarue, est mort au champ d'honneur, frappé d'une balle à la tête, pendant qu'il prenait des dispositions en vue d'une nouvelle attaque, dans une tranchée enlevée à l'ennemi.

— M^{me} Poincaré a visité l'infirmerie installée à l'Orphelinat des Arts. Elle a été reçue par M^{me} Joffre. Les blessés lui ont offert des fleurs, ainsi qu'à la femme du généralissime.

— M. Briand, garde des sceaux, a décidé, en vue d'honorer la mémoire de M. Collignon, tué à l'ennemi, que son siège de conseiller d'Etat restera vacant jusqu'à la fin de la guerre.

— Le général Pau est arrivé jeudi à Bucarest. Il partira samedi pour Sofia où il compte passer quelques heures et où il sera reçu par le tsar Ferdinand.

— Reçu du front et remis au ministre, pour les veuves et les orphelins: 60 fr. 50, montant des nouvelles quêtes faites par M. Roby Jo, secrétaire E.-M.-G. 11^e C. A., que nous remercions bien cordialement.

— On annonce la mort de M. Barthou, père de l'ancien président du conseil, décédé subitement à Pau à l'âge de quatre vingt deux ans.

— Notre éminent collaborateur, M. l'abbé Wetterlé, vient de réunir en un volume intitulé: « Propos de guerre », différents articles sur l'Alsace et sur l'Allemagne, dont quelques-uns ont paru dans le Bulletin.

— M. Reiss, professeur à l'université de Lausanne, a exposé à la Sorbonne les résultats de l'enquête qu'il a menée, durant quatre mois, en Serbie, sur les excès commis par les austro-hongrois.

— Le prix de la viande renchérit à un tel point à Budapest que plus de 100 boucheries ont dû fermer. A Vienne, le lait devient si rare que sa vente se fait au moyen de bons.

— La foire aux pains d'épices se tiendra cette année place de la Nation, du 4 au 18 avril. Elle ne sera ouverte que pendant la journée.

— L'amirauté britannique a de bonnes raisons de croire que le sous-marin allemand U-29 a été coulé avec tout son équipage.

— Le kaiser a fait enlever de son château du Haut-Koenigsbourg, près de Schiestadt, et transporter à Berlin les tableaux de prix de sa galerie.

— Une maison de Berlin avait commandé à Stockholm une grande quantité de bustes de von Hindenburg, qui devaient être en cuivre. Les bustes ont été saisis avant d'être expédiés.

— La réouverture des maisons d'éducation de Saint-Denis, d'Ecouen et des Loges est fixée au mercredi 7 avril.

— Le Reichstag s'est ajourné jusqu'au 18 mai après avoir voté le budget. Le docteur Helfferich, secrétaire d'Etat aux finances, a déclaré que l'emprunt allemand dépassait 7 milliards.

— M. Leymarie, chef du cabinet du ministre de l'intérieur, est nommé directeur du personnel et du cabinet.

— On signale de sérieuses invasions de cris cris montant du midi vers Rabat et Casablanca et ravageant tout sur leur passage.

— M. Colaert, député et bourgmestre d'Ypres, a déclaré que les fameuses halles seraient reconstruites. L'administration municipale d'Ypres a pris l'engagement solennel de se consacrer à cette œuvre.

— Le peintre de batailles Arnold Sigriste, citoyen suisse, qui s'était engagé dans nos rangs dès le début de la guerre, vient de succomber à Pau des suites d'une douloureuse maladie contractée au front.

— M^{me} Billaut, infirmière diplômée de la formation sanitaire de Nice, est morte d'une maladie contractée dans son service.

— Le prince Adalbert de Prusse, fils de l'empereur, a été nommé capitaine de corvette.

— Le ministre de la guerre du Canada a donné l'ordre de commencer l'enrôlement des recrues pour le quatrième contingent du corps expéditionnaire.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

(B.D.I.C.)

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

2^e Corps d'Armée.

Maréchal des logis GATTI, 42^e d'artillerie : très brillante conduite sous le feu dans tous les combats; le 11 décembre, ayant eu son pointeur et son chargeur blessés par un obus qui avait pénétré dans le voisinage de la pièce, a pris la place d'un pointeur pour continuer le feu.

Maréchal des logis CHAROLLAIS, 42^e d'artillerie : a occupé, pendant quinze jours consécutifs, un poste d'observation dans un arbre où il a essuyé le feu de l'infanterie et des canons de 77. A réglé fort heureusement le tir de nos batteries et a découvert plusieurs objectifs ennemis.

Sous-lieutenant HERTZOG, 272^e d'infanterie : a fait preuve d'énergie, de sang-froid pendant l'occupation des tranchées du 1^{er} au 6 décembre, particulièrement en pénétrant dans une sape immédiatement après l'explosion pour organiser la défense de la nouvelle tranchée à exécuter. S'est particulièrement distingué dans le lancement de bombes Cellerier et de pétards de dynamite.

Adjudant LIEVIN, 272^e d'infanterie : quoique culbuté et aveuglé par l'explosion des pétards, a conservé le commandement de son poste et enlevé lui-même un sapeur enterré par l'explosion à l'entrée de la mine. S'est fait remarquer une deuxième fois en ramenant un sapeur asphyxié par le gaz d'une sape.

Sergent SOUART, 272^e d'infanterie : a franchi le premier le parapet d'une tranchée en donnant ainsi le bon exemple à ses hommes; a entraîné ceux-ci à la marche en avant sous un feu violent de l'infanterie ennemie.

Soldat AUDE, 272^e d'infanterie : étant agent de liaison, a fait preuve, lors des deux dernières occupations de tranchées, du plus profond mépris du danger en portant à toute heure de jour et de la nuit sur des terrains battus par le feu, des ordres et des renseignements au chef de bataillon et au commandant de compagnie.

Sous-lieutenant HAXAIRE, 323^e d'infanterie : officier de premier ordre. A toujours fait preuve d'un grand courage, de décision et de jugement. Chargé de la défense d'un secteur particulièrement menacé a su, par son esprit d'initiative, reprendre un avantage marqué sur l'ennemi et arrêter ses travaux.

Sous-lieutenant DESOYERS, 323^e d'infanterie : a fait preuve, au cours des journées des 17 et 18 octobre, de la plus grande énergie en maintenant son peloton pendant trente-six heures dans des boyaux de communication dont les extrémités étaient tenues par un ennemi supérieur en nombre. A permis ainsi à une compagnie d'un autre corps de se réorganiser et de coopérer par la suite avec son régiment à la reprise des tranchées momentanément évacuées.

Sous-lieutenant de cavalerie AUQUIER : agent de liaison, au moment d'une charge contre les tranchées ennemies, s'est porté seul en avant avec la plus grande bravoure, pour orienter les troupes d'assaut.

Maréchal des logis DUBOSCQ, 29^e d'artillerie : a assuré le service de sa pièce dans des circonstances particulièrement difficiles sous un feu systématique d'obusiers de 150 dirigé sur celle-ci; a continué à tirer et n'a quitté son canon que lorsque celui-ci a été coupé en deux par un obus.

Canonier DENOYELLE, 29^e d'artillerie : a montré un sang-froid remarquable sous le feu des obusiers de 15. Ayant été renversé par le souffle d'un projectile, s'étant aperçu que le fil téléphonique était rompu, alors que ses camarades cherchaient un refuge en arrière des pièces, a réparé la coupure et n'a rejoint que lorsqu'il a été certain que le téléphone fonctionnait normalement.

Lieutenant PETIT, 1^{er} rég. d'artillerie de montagne : commandant sa section avec le plus grand sang-froid et un absolu mépris du danger, a poussé ses pièces dans les tranchées d'infanterie à moins de 100 mètres de l'ennemi et a obtenu des résultats très efficients. A été admirablement secondé par sa section tout entière qui a fait preuve, dans des circonstances très difficiles, d'une grande bravoure et d'une belle endurance.

Maréchal des logis FRELING, 2^e d'artillerie de montagne : chef d'une pièce placée à quelques mètres en arrière des tranchées de première ligne, a les 19 et 20 septembre, détruit par deux fois une barricade abritant des mitrailleuses; a fait fonctions de pointeur sous le feu pour donner un exemple de sang-froid qui paraissait nécessaire à cause de l'intensité du feu de l'ennemi.

Canonier MARTIN, artillerie de 90 : atteint de trois blessures, a donné aux servants de sa batterie un bel exemple d'énergie, en voulant continuer à servir sa pièce.

Lieutenant VERSILLE, 3^e génie : très actif et très brave, paie constamment de sa personne, a tenu tête avec ses sapeurs à des reconnaissances ennemies et a pris une part énergique à une contre-attaque à la baïonnette menée par l'infanterie.

Génie, compagnies 2/1 et 2/2.

Sapeurs mineurs CARPENTIER et LENEVEU : se sont élancés courageusement hors de la tranchée vers l'ennemi, situé à quelques mètres et sont restés plusieurs heures couchés dans un réseau de fils de fer, exposés à un feu violent.

Sapeur mineur GRELET : dans la journée du 4 décembre, a exécuté avec le plus grand sang-froid une mise de feu dangereuse et a montré beaucoup de courage dans l'exécution des travaux de mines.

Sous-lieutenant WELDHUIS : a eu une attitude particulièrement crâne au cours de travaux de défense exécutés par sa compagnie sous le feu de l'ennemi dans les circonstances les plus périlleuses. A été tué d'une balle le 1^{er} novembre dans une sape dont il dirigeait l'avancement vers les tranchées ennemies.

Sapeurs mineurs HUBERT, L'HOME et LECOTTE : ont fait preuve de la plus grande bravoure et d'une endurance à toute épreuve dans un travail de sape sous un bombardement violent. Ont assuré la mise en œuvre de souteaux de mines dans des conditions particulièrement périlleuses.

Capitaine CASAMATTA : en toutes circonstances, a fait preuve d'énergie et de courage. En particulier, a dirigé de jour et de nuit, au milieu des bois, dans des conditions très difficiles l'organisation des lignes de défense. A été blessé en lançant des grenades sur une tête de sape ennemie (éclatement prématuré).

Sergent GIRAUDON (pontonniers) : a déployé une activité remarquable et s'est signalé par son énergie, son endurance et sa bravoure au cours de travaux de défense exécutés par sa compagnie sous le feu de l'ennemi dans les circonstances les plus périlleuses. A été blessé sur son chantier.

Caporal du génie BOURLIER (pontonniers) : s'est montré très courageux et très dévoué au cours de travaux de défense exécutés par sa compagnie sous le feu de l'ennemi, dans les circonstances les plus périlleuses. A donné un bel exemple d'énergie en restant à son chantier et en continuant à travailler après avoir été blessé.

Sapeur du génie MALABAT, détachement télégraphique : dans la nuit du 6 octobre, a continué l'exploitation de son poste pendant un bombardement violent qui brisa les fenêtres de la maison où ce poste était installé.

Ne s'est arrêté que lorsque la ligne fut coupée par l'incendie des maisons voisines. Caporal MERCIER, 147^e d'infanterie : a tué deux pionniers allemands à bout portant et, le 9 novembre, est allé jeter un pétard de méléinite dans la tranchée ennemie. Toujours prêt aux coups d'audace.

Soldat FAURE, 105^e territorial d'infanterie : a fait preuve, en trois occasions différentes, d'un rare courage et d'une présence d'esprit remarquable en allant chercher, sous le feu, son caporal et deux de ses camarades blessés.

Caporal DUAVRANT, 51^e d'infanterie : l'ennemi étant parvenu à pénétrer dans une tranchée, a donné le plus bel exemple de courage en se précipitant à la tête de quelques hommes dans cette tranchée et en en chassant les Allemands à coups de pétards, regagnant ainsi de vive force 200 mètres de tranchées perdues. Blessé, n'a pas consenti à aller se faire panser, même après l'action. Tué le lendemain en accomplissant les mêmes actions.

Soldats REMY et CAZIER, 51^e d'infanterie : l'ennemi étant parvenu à pénétrer dans une tranchée ont donné le plus bel exemple de courage en se précipitant à la tête de quelques hommes dans cette tranchée et en en chassant les Allemands à coups de pétards, regagnant ainsi de vive force 200 mètres de tranchées perdues.

Capitaine DE CHANGY, 72^e d'infanterie : a pris part à tous les combats livrés par le 72^e rég. d'infanterie depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué dans la défense d'un village et puis à la tête d'un bataillon qu'il a commandé pendant plusieurs semaines. A fait preuve en toutes circonstances d'une intelligence, d'un sang-froid et d'un courage remarquables.

5^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant SAUVE, 1^{er} génie : bien que sérieusement malade depuis plusieurs jours et se traînant avec peine, a refusé de se faire évacuer afin de participer, avec ses sapeurs, à l'attaque d'un poste retranché.

Médecin auxiliaire JEAN, 31^e d'infanterie : grièvement blessé en relevant des blessés au cours d'un combat sanglant.

LA 4^e PIECE DE LA 3^e BATTERIE DU 30^e D'ARTILLERIE : cette pièce, placée à huit cent mètres de la position ennemie pour appuyer l'assaut de l'infanterie, a eu rapidement un chef de pièce et tous les servants blessés par un tir très violent et précis de l'artillerie ennemie. Elle a néanmoins accompli sa mission jusqu'au bout, servi seulement, à la fin, par le lieutenant et les deux sous-officiers (lieutenant Sanche, maréchaux des logis Jindicelli et Mercier).

Capitaine ARGUEFF, de l'armée impériale russe, détaché au 131^e d'infanterie : a fait preuve, dans l'attaque d'un village, d'un ascendant moral incontestable sur la compagnie qu'il commandait et a conduit l'assaut avec intrépidité jusqu'au réseau de fils de fer. Quoique souffrant d'une blessure reçue en septembre, a tenu à rester à la tête de sa compagnie jusqu'au moment où cette unité a été relevée de son poste de combat.

Capitaine LAIGNIER, 1^{er} génie : comme commandant du génie d'un secteur, a fait preuve de vigueur, de calme, de courage et d'une intelligente activité, appuyée sur une solide instruction technique.

Lieutenant BORY, 1^{er} génie : s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son entrain, sa bravoure et son énergie. Blessé grièvement en tête des sapeurs qu'il conduisait à l'attaque d'un village.

Lieutenant DAUDIGNAC, 113^e d'infanterie : a, dans l'espace de deux nuits, sous un feu incessant, organisé un très fort point d'appui pour aider une attaque; a été blessé griève-

ment le 8 décembre, au moment où il plaçait sa compagnie.

Sous-lieutenant BUREAU, 113^e d'infanterie : a commandé sa compagnie dans l'attaque d'une position allemande avec un sens tactique remarquable. Blessé grièvement au cours de cette attaque.

Sous-lieutenant de réserve CHABOT, 113^e d'infanterie : a montré la plus grande énergie en entraînant sa section à l'attaque d'une position ennemie ; a conservé le terrain conquis, malgré les pertes. A été grièvement blessé dans une tranchée en la faisant aménager.

Sous-lieutenant CURABET, 131^e d'infanterie : blessé le 16 septembre, a de nouveau été grièvement atteint le 9 décembre, en se portant à l'assaut d'un village.

Sous-lieutenant de cavalerie DEVEY, 113^e d'infanterie : chargé, au cours d'une attaque, de porter un ordre à une compagnie dont le capitaine et deux chefs de section avaient été mis hors de combat, s'est acquitté de sa mission sous un feu très violent ; a pris ensuite résolument le commandement d'une section pour l'entraîner en avant.

Sous-lieutenant de réserve LASSAILLY, 89^e d'infanterie : du 2 au 13 décembre a fait preuve, comme chef de section, comme chef des éclaireurs et comme commandant de compagnie, des plus belles qualités de courage, de bravoure, d'énergie et de ténacité, dans les circonstances les plus périlleuses.

Sous-lieutenant de réserve TAITI, 131^e d'infanterie : a toujours donné à sa section, au feu, le plus bel exemple de courage, d'énergie et de sang-froid ; a été grièvement frappé dans l'accomplissement de ses devoirs de chef de section.

Sous-lieutenant VINCENT, 131^e d'infanterie : belle conduite au feu les 8 et 9 décembre. Blessé au milieu de sa section qui était parvenue dans le réseau de fils de fer tendu devant les tranchées ennemies.

Adjudant LAFITTE, 131^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand sang-froid et de beaucoup de courage dans le combat de nuit du 8 décembre et dans l'attaque d'un village.

Adjudant SAUSSEU, 131^e d'infanterie : a toujours fait preuve du plus grand courage et particulièrement le 9 décembre, à l'attaque de nuit d'un village, en entraînant ses hommes par son exemple dans une charge à la baïonnette ; il a été grièvement blessé.

Sergent-major BOTTIER, 131^e d'infanterie : a pris part avec beaucoup d'entrain et d'énergie à toutes les affaires auxquelles le régiment s'est trouvé mêlé depuis le début des hostilités. En particulier, le 9 décembre, quoique ayant été atteint à la cuisse par un éclat de bombe, a entraîné ses hommes à l'assaut sous le feu violent de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies.

Sergent BOURJOT, 131^e d'infanterie : quoique blessé à la jambe dans l'attaque du 8 décembre, a fait preuve de beaucoup d'énergie en gardant le commandement de sa demi-section ; n'a pas voulu se faire évacuer.

Sergent COUVILLERS, 131^e d'infanterie : blessé en coupant des réseaux de fils de fer, mission qu'il avait sollicitée.

Sergent GILLET, 131^e d'infanterie : a montré le plus grand courage en s'acquittant, avec beaucoup d'énergie et d'intelligence, de la mission qui lui était confiée. Est tombé blessé grièvement d'une balle à la tête.

Sergent LA GREVE, 1^{er} génie : le bras traversé par une balle en dirigeant une équipe de sapeurs chargés de déposer des charges de mélinite sous des réseaux de fils de fer, ne s'est fait panser que sa mission accomplie et a refusé de se faire évacuer.

Sergent LAUDIN, 131^e d'infanterie : dans la nuit du 9 décembre, a fait preuve d'un très grand sang-froid et de beaucoup d'énergie en conduisant une patrouille jusqu'à 20 mètres des tranchées ennemies où il tomba grièvement frappé.

Sergent-fourrier MAZARS, 113^e d'infanterie : agent de liaison auprès du chef de bataillon au cours d'une attaque, a transmis à plusieurs reprises les ordres du chef de bataillon, malgré un feu très violent, avec un grand mépris du danger. A été grièvement blessé en accomplissant sa mission.

Sergent SALAUN, 131^e d'infanterie : s'est montré particulièrement courageux pendant l'attaque de nuit d'un village, le 9 décembre. A montré l'exemple en entraînant ses hommes dans une charge à la baïonnette au

cours de laquelle il fut grièvement blessé, s'étant déjà distingué antérieurement.

Caporal BALLON, 1^{er} génie : a donné un bel exemple de courage et de bravoure en allant, sous un feu violent, réparer à plusieurs reprises les amorçages de charges de mélinite destinées à détruire des défenses accessoires de l'ennemi.

Caporal DE MARTEL DE JANVILLE, 131^e d'infanterie : brave jusqu'à la témérité, a rendu de très grands services par ses connaissances approfondies des travaux de défense allemands, puis, par la destruction, au moyen d'une cisaille, des réseaux de fils de fer, afin de permettre le passage de l'infanterie. A été grièvement blessé dans l'accomplissement de cette dernière mission.

Soldat GIMONET, 131^e d'infanterie : s'est distingué particulièrement le 8 décembre en rapportant, à la suite d'une reconnaissance, des renseignements précis sur l'organisation des défenses allemandes devant un village. A été grièvement blessé au retour d'une nouvelle reconnaissance.

Canonier LAPON, 30^e d'artillerie : atteint de blessures graves ayant d'abord nécessité l'amputation de la cuisse droite, dut subir, cinq jours plus tard, l'amputation de la cuisse gauche. A fait preuve d'un grand courage dans ces circonstances douloureuses et, après avoir été amputé pour la seconde fois, a dit : « On ne saurait trop souffrir pour notre France, pour notre belle France. »

Soldat MICHAU, 131^e d'infanterie : le 9 décembre, dans l'attaque d'un village, a donné l'exemple d'un grand courage en s'élançant le premier pour traverser une zone difficile et dangereuse, où il tomba frappé grièvement.

Sous-lieutenant GIGOT, 4^e d'infanterie : a montré une grande bravoure lors d'une attaque de nuit, en allant seul, malgré une fusillade intense, reconnaître les défenses accessoires de l'ennemi. La direction d'attaque déterminée, a porté sa compagnie en avant avec une grande énergie.

Adjudant QUILLÉ, 89^e d'infanterie : au cours des combats des 2 et 3 décembre, a fait preuve de bravoure, d'énergie et de ténacité en poussant sa section à 25 mètres des tranchées allemandes où, malgré ses pertes, elle s'est maintenue.

Adjudant de réserve WINTER, 4^e d'infanterie : s'est porté en avant de sa section jusqu'à 40 mètres des tranchées ennemies pour y couper les réseaux de fils de fer.

Soldat CARROUE, 4^e d'infanterie : chargé de porter un ordre et ayant à traverser une zone violemment battue par l'ennemi, a persisté à accomplir sa mission, malgré des blessures successives, jusqu'au moment où il est mort troué de balles.

Soldat CARTEAU, 4^e d'infanterie : a transporté, sous un feu violent, son capitaine et une quinzaine de blessés, depuis la tranchée jusqu'à un point moins dangereux où les brancardiers venaient les prendre.

Lieutenant AUDRAIN, 46^e d'infanterie : blessé d'un coup de baïonnette, a pris le commandement d'une compagnie qu'il a brillamment enlevée ; a été mortellement frappé en chargeant à la tête de cette unité.

Sous-lieutenant MAYER, 89^e d'infanterie : le 11 décembre, sur un terrain découvert et sous les rafales de balles, a brillamment entraîné sa section à l'assaut. A été grièvement blessé au moment où il s'élançait en criant : « Allons, mes enfants, en avant ! »

Sous-lieutenant de cavalerie REINACH, détaché au 46^e d'infanterie : en toutes circonstances, s'est particulièrement distingué par son sang-froid et sa bravoure exceptionnels. Le 30 août, dans un moment difficile, a groupé autour de lui une dizaine d'hommes et, tout en restant à cheval, les a entraînés à l'assaut, permettant ainsi à son bataillon de se maintenir sur ses positions.

Adjudant ACCART, 1^{er} génie : a fait preuve d'un grand courage en entraînant résolument sa section en avant, sur un terrain battu de toutes parts par les feux de l'infanterie et de l'artillerie ennemies. A été grièvement blessé pendant ce mouvement.

6^e Corps d'Armée.

Sapeur LAGACHE, 9^e génie : s'est signalé à diverses reprises par son intrépidité, notamment en lançant des pétards de mélinite dans les tranchées ennemies. A été tué de deux

balles dans la tête au moment où il se découvrait pour lancer un de ces projectiles.

Capitaine BULARD, 9^e génie : très brillante conduite au combat du 14 décembre.

Capitaine ROLAND, 165^e rég. d'infanterie : blessé gravement pour la deuxième fois depuis le début de la campagne, a conservé son commandement ; après pansement voulait retourner au feu, en a été formellement empêché par le médecin.

Capitaine VINCEON, 164^e d'infanterie : a entraîné vigoureusement sa compagnie au cours des diverses actions auxquelles il a pris part. Blessé aux deux bras le 14 décembre.

Lieutenants NÉANT et **PEQUIGNOT**, 9^e génie : ont été tués tous deux en dirigeant avec courage, calme et sang-froid des destructions importantes et des tranchées ennemies.

Sous-lieutenant MATHIEU, 165^e d'infanterie : bien que blessé au bras, a conservé le commandement de sa section et a refusé de se faire évacuer.

Adjudant PEINOIT, 164^e d'infanterie : blessé grièvement, a fait preuve de courage en conservant le commandement de sa section jusqu'à la fin de l'action.

Sergent de réserve BARBE, 165^e d'infanterie : a été grièvement blessé en plantant un drapeau sur une position conquise ; est tombé en disant : « Tu diras que le sergent Barbe est tombé en bon Français. »

Sergent DEFORTERY, 9^e génie : grièvement blessé en allant chercher, sous une grêle de balles, les ordres de son chef.

Sergent MONIN, 165^e d'infanterie : tombé grièvement blessé dans le réseau de fils de fer en criant à ses hommes d'avancer.

Caporal FORATIER, 165^e d'infanterie : resté seul sur une crête précédemment occupée par sa compagnie, a continué le feu contre l'ennemi. Ne s'est retiré qu'au moment où il risquait d'être fait prisonnier, emportant sur ses épaules un camarade blessé.

Caporal POTEAU, 165^e d'infanterie : a pris le commandement d'une ligne de tirailleurs dont les gradés étaient tombés.

Sapeur BLANCHARD, 9^e génie : blessé au bras, a continué à combattre et n'a quitté son équipe que quand il a été atteint par une deuxième balle en pleine poitrine.

Soldat GARDIN, 165^e d'infanterie : a mis cinq ennemis en fuite en les chargeant à la baïonnette.

Soldat LHOSTE, 165^e d'infanterie : après avoir jeté une grenade dans une tranchée ennemie, s'y est installé et y est resté ; excellent tireur, a tué ou blessé une vingtaine d'ennemis. Est tombé grièvement frappé à cette place.

Soldat MOREAU, 165^e d'infanterie : grièvement blessé et étendu dans un fossé où ses camarades étaient obligés de passer, a dit : « Passez sur moi, je sais que je suis mortellement atteint. »

Capitaine HILPERT, 25^e bataillon de chasseurs : blessé, le 24 août, à la cuisse, d'un éclat d'obus et, le 5 septembre, d'une balle qui lui avait traversé la joue, a conservé le commandement de sa compagnie. Tué le 8 septembre alors qu'il était en observation devant sa compagnie.

Capitaine PAQUIN, 25^e bataillon de chasseurs : le 22 août, appelé avec sa compagnie pour dégager un régiment très éprouvé, a déployé son unité et l'a portée en avant sous un feu meurtrier. Frappé mortellement, s'est écrié : « En avant quand même. »

Soldat SCOHIER, 164^e d'infanterie : n'a pas hésité à se porter hors de l'abri où il se trouvait pour aller chercher un de ses camarades blessé et le ramener dans une tranchée. A été tué.

15^e et 17^e Corps d'Armée.

Sergent BEAUMELLE, au 7^e génie : belle attitude comme chef de chantier. Grièvement blessé.

Soldat LEGOFF, 173^e d'infanterie : est tombé mortellement frappé en accomplissant une patrouille particulièrement périlleuse à laquelle il participait comme volontaire.

Lieutenant BLANQUET DE ROUVILLE, 10^e dragons : en reconnaissance le 23 août, n'a pas hésité à charger, avec six cavaliers, un peloton de uhlans qui lui barrait la route. Atteint d'un coup de lance et désarçonné, a été tué d'un coup de revolver par l'officier allemand.

CITATIONS

(Suite.)

Corps d'Armée Colonial.

1^{er} régiment d'infanterie coloniale.

Médecin-major TALBOT : brillante conduite au combat dans un village où, au cours d'une action violente et sous un feu intense, il a établi avec un sang-froid et un dévouement au-dessus de tout éloge un poste de secours qui a permis de relever et de soigner un nombre considérable de blessés.

Médecins aides-majors BIZOLIER et **HUOT** : belle conduite au combat dans un village où ils ont fait preuve d'une activité et d'un dévouement remarquable en enlevant les blessés sur la ligne de feu.

Médecins aides-majors ALEXANDRE et **DORMOY** : se sont distingués par leur courage et leur dévouement en aidant leur chef de service à assurer, sous un feu violent, le fonctionnement d'un poste de secours.

Infirmier BELLEME : a montré le plus grand courage en ne cessant d'aller ramasser, sous un feu violent, les blessés qui se trouvaient dans une forêt le 22 août.

Capitaines MALLET et **CARRIER** : ont conduit brillamment leur compagnie à l'attaque d'une tranchée fortement occupée par l'ennemi.

Lieutenant BERGE et **sous-lieutenant de réserve WERY** : sont tombés glorieusement en se portant très courageusement, en tête de leur compagnie, à l'assaut d'une tranchée très fortement occupée par l'ennemi.

Sergent DANO et **caporal MILLOT** : ont conduit très habilement et très courageusement leurs hommes dans un combat de tranchée, sous le feu d'une mitrailleuse ennemie. Ont été blessés.

Caporal CORVEST : sa compagnie se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie très fortement occupée, a sauté le premier dans la tranchée, puis a conduit avec le plus grand sang-froid un groupe d'hommes lançant des pétards sur les Allemands.

Caporal GARIGOU : s'est porté le premier à l'attaque d'une tranchée très fortement occupée par l'ennemi. A reçu trois blessures.

Soldat LAUCHER : renversé par une bombe qui lui brûlait sa capote en partie, se relevait aussitôt et continuait à tirer.

Capitaine CHAPELLE, 7^e d'infanterie coloniale : a donné à tous le plus haut exemple de bravoure et de mépris du danger. Blessé grièvement une première fois et chancelant, a trouvé dans son énergie et sa volonté de vaincre la force de se relever et de continuer à progresser droit sous un feu intense des mitrailleuses ennemies, en encourageant ses hommes. Arrivé aux défenses accessoires ennemies et jeté à terre par une nouvelle blessure mortelle, ses derniers mots ont été : « En avant ! en avant ! »

Divisions de réserve.

Sous-lieutenant RAYMOND, 220^e d'infanterie : étant chef d'une reconnaissance de nuit, s'est avancé seul jusqu'aux fils de fer bordant les tranchées ennemies afin d'y recueillir des renseignements ; y a trouvé la mort.

Sergent CHARREYRON, 261^e d'infanterie : au cours d'un violent bombardement, n'a pas hésité à se porter auprès de sa section pour la mettre à l'abri ; a été grièvement blessé.

Soldat DEYGAS, 261^e d'infanterie : étant en sentinelle pendant un violent bombardement, est resté stoïquement à son poste et a eu la cuisse fracturée par un éclat d'obus.

Soldat PARMENTIER, 301^e d'infanterie : toujours volontaire pour les patrouilles chargées de missions périlleuses, a été mortellement blessé dans la nuit du 26 novembre au moment où il reconnaissait l'emplacement d'un poste ennemi.

Capitaine CLAPON, 362^e d'infanterie : dans les journées des 14 et 15 décembre, s'est brillamment acquitté de la mission qui lui avait été confiée et a contribué à réaliser une avance de 1,200 mètres.

Médecin-major CAUJOLE, 301^e d'infanterie : blessé d'une balle en revenant de visiter un poste de secours, a refusé de quitter son service et a continué à le diriger malgré cette blessure.

Lieutenant de réserve KNOPS, 365^e d'infanterie : brillante conduite en maintes circonstances ; le 14 décembre, a entraîné sa compagnie à l'assaut avec entrain, s'est emparé de plusieurs tranchées, a fait des prisonniers et enlevé deux mitrailleuses. A été tué au moment où il poussait ses sections dans le bois, sous un feu violent.

Sous-lieutenant COURTOIS, 362^e d'infanterie : blessé d'une balle au genou au moment où il abordait les tranchées ennemies après avoir brillamment enlevé sa compagnie.

Adjudant HERRE, 365^e d'infanterie : par son exemple et sa bravoure, a brillamment entraîné sa section. Grièvement atteint, est tombé en criant : « En avant ! »

Caporaux CARLIER et **GUENOT**, 365^e d'infanterie : se sont emparés de deux mitrailleuses avec un brio remarquable ; les ont ramenés sous une pluie de balles.

Soldat LIEVIN, 365^e d'infanterie : alors que des tirailleurs allemands s'avancèrent et que, sous leur feu nourri, ses camarades n'osaient lever la tête pour tirer, s'est mis debout en leur criant : « Voyez qu'il n'y a pas de danger. » A ainsi déterminé ses camarades à tirer et à mettre en fuite les Allemands.

Caporal COUREUR, 362^e d'infanterie : étant chef d'un petit poste qui lui devait ramener à la grand-garde, s'est reporté seul du côté de l'ennemi pour aller rechercher un de ses hommes blessé qu'il a chargé sur ses épaules pour le mettre à l'abri.

Aviation et divers.

Lieutenant ROBERT DE BEAUCHAMP, aviateur : a rapporté, grâce à son coup d'œil, les renseignements les plus utiles.

Soldat DE SAINT-PIERRE : n'hésite jamais à faire plusieurs sorties par jour dans les régions les plus exposées. A déjà reçu de nombreux éclats de projectiles dans son avion.

Lieutenant ROQUES, 7^e hussards : envoyé pour lancer des bombes sur un but situé loin à l'intérieur du pays ennemi, a par son sang-froid et sa détermination, secondé son pilote dans des circonstances spécialement périlleuses, lançant avec succès les projectiles d'une faible hauteur, malgré la violente canonnade ennemie.

Mécaniciens mitrailleurs BOILLON et **DE-LHOMEZ** : se sont offerts spontanément pour accompagner leurs pilotes dans l'exécution d'une mission de bombardement spécialement périlleuse, loin à l'intérieur du pays ennemi. Ont lancé avec succès de nombreux projectiles atteignant, malgré la violente canonnade ennemie, le but fixé d'avance par l'état-major.

Mécanicien d'avions VARIN : s'étant fait, à l'occasion du service, une profonde blessure à la main droite, a néanmoins travaillé jour et nuit, sans relâche, à la mise au point des moteurs d'avions commandés pour aller au loin exécuter en pays ennemi, une mission particulièrement périlleuse et a contribué par son zèle et son dévouement au succès de la mission.

Capitaine LATRELLE, état-major d'une armée : a rendu, dans sa spécialité, des services certains et hautement appréciables.

Capitaine ODONE, état-major d'une armée : par son intelligence, son travail et ses connaissances, a su vivifier les renseignements découverts et en tirer des conclusions précises et utiles.

Lieutenant AUBE, chef de section de photographie aérienne : s'est acquitté avec le plus grand zèle et une habileté consommée des diverses missions qui lui ont été confiées.

Gouvernement militaire de Paris.

Lieutenant BAUELLE, 2^e d'artillerie lourde : déjà remarqué et félicité pour avoir exécuté des reconnaissances délicates et dangereuses, a observé et dirigé pendant les journées des 8 et 9 décembre, des tirs d'artillerie difficiles, sous le feu de l'artillerie ennemie.

Lieutenant BERNON, 1^{er} génie : a effectué, dans des conditions difficiles, la reconnaissance détaillée de l'ensemble des tranchées allemandes : a tué plusieurs ennemis de sa main au cours de sa reconnaissance.

Sapeur TESSIER, 8^e génie : a trois reprises différentes, a assuré l'exploitation des postes optiques ou téléphoniques, malgré une pluie de gros calibre. N'a quitté son poste que sur l'ordre qui lui en fut donné et a été griève-

ment blessé en retournant chercher un appareil oublié.

Sous-lieutenant JULIEN, 4^e d'artillerie lourde : le 12 novembre, a été blessé à la cuisse gauche par une balle de shrapnell pendant l'exécution d'un tir, a continué malgré sa blessure et un bombardement intense à commander le feu de sa section et a refusé par la suite de prendre du repos et de se faire remplacer.

Caporal MERCADIER, 1^{er} génie : a fait preuve, en maintes occasions, d'une grande bravoure. Se proposait pour l'exécution de toutes les missions difficiles ou dangereuses, avant même que ses chefs eussent demandé des volontaires. Tué d'une balle au front le 7 décembre, en examinant les effets d'un mortier de tranchée dont il réglait le tir.

4^e et 5^e Corps d'Armée.

Capitaine DE LANTIVY DE TREDION, 115^e d'infanterie : frappé mortellement en donnant à tous un exemple de courage et d'énergie.

Lieutenant D'ABOVILLE, 117^e d'infanterie : belle attitude au combat d'un village, où il a été grièvement blessé.

Chef de bataillon FORCINAL, 104^e d'infanterie : a depuis le début de la campagne donné l'exemple des plus brillantes qualités militaires. S'est particulièrement distingué le 16 septembre, où, huit heures durant, avec six compagnies, il a résisté avec la plus farouche énergie contre des forces ennemies quatre fois plus nombreuses, et où, finalement, il est tombé très grièvement blessé. A été amputé d'une jambe.

Sous-lieutenant de réserve RÉMÉNÉ, 76^e d'infanterie : chef d'un peloton d'éclaireurs, a fait preuve d'une bravoure exceptionnelle en toutes circonstances ; en particulier, un sergent de sa compagnie étant tombé blessé, au cours d'une attaque, à quelques mètres des tranchées allemandes, s'est glissé en rampant jusqu'à lui et a dû creuser une excavation, sous le feu, pour parvenir à le retirer.

Sous-lieutenant MAZEL, 8^e chasseurs : dans de nombreuses reconnaissances, a toujours donné un superbe exemple de sang-froid et de mépris du danger.

Sous-lieutenant ROMATET, 8^e chasseurs : a fait preuve, au cours de différentes missions qui lui ont été confiées (reconnaisances, liaisons, pointes d'avant-garde et d'arrière-garde), de courage et de sang-froid et a eu une superbe attitude sous le feu.

Sous-lieutenant DE SALIVER DE FOUCHECOURT, 8^e chasseurs : a exécuté une série de reconnaissances périlleuses ; a attaqué avec huit cavaliers, un effectif double et ramené prisonnier un officier. Grièvement blessé à la tête de son peloton.

Maréchal des logis LECUIROT, 8^e chasseurs : à la tête de six chasseurs, a attaqué une patrouille de 16 uhlans, lui a infligé plusieurs pertes et lui a pris 3 chevaux.

Maréchal des logis MARAIS, 8^e chasseurs : a été chargé de plusieurs reconnaissances au cours desquelles il a fait preuve de courage et d'intelligence en s'approchant, sous le feu, assez près des positions ennemies pour envoyer des renseignements et même des croquis qui ont permis à notre artillerie de faire subir à l'ennemi des pertes considérables.

Colonel CABAUD, commandant le génie du 5^e corps : s'est fait remarquer par son intelligence, son sang-froid, son initiative et son activité dans les opérations.

Capitaine CAMEL, 89^e d'infanterie : a fait preuve d'une grande bravoure les 22 et 30 août. Blessé à ce dernier combat, a dû être évacué. A rejoint le 7 novembre, n'étant pas encore complètement guéri. A pris part, du 21 au 25 novembre, à plusieurs combats ; a donné un bel exemple de courage en entraînant sa compagnie, sous un feu meurtrier et à travers les réseaux de fil de fer, à l'assaut des tranchées ennemies.

Capitaine CORBIERE, 46^e d'infanterie : a toujours donné l'exemple de l'entrain et de la bravoure et a été tué en allant lui-même porter ses ordres à ses sections et encourager ses hommes qui occupaient des tranchées très exposées.

Capitaine RIBOULLEAU, 89^e d'infanterie : au cours d'une reconnaissance en vue d'une attaque immédiate, a trouvé la mort en quit-

tant la tranchée avancée où il était venu examiner le terrain sur lequel il allait combattre.

Lieutenant AGOSTINI, 76^e d'infanterie : a fait progresser sa compagnie d'environ 300 mètres, l'a établie sur une position très avantageuse et l'a maintenue contre une violente attaque d'un ennemi bien supérieur en nombre.

Lieutenant de réserve AUBRY, 46^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure en enlevant sa compagnie à l'attaque d'une tranchée allemande. Blessé mortellement, a continué à encourager ses hommes à marcher de l'avant. Est mort en disant : « Je meurs pour la patrie, je meurs content. »

Sous-lieutenant BOITOT, 89^e d'infanterie : a commandé brillamment sa compagnie dans les combats des 23 et 24 novembre et a fait preuve d'énergie en la maintenant sur les positions conquises, malgré les contre-attaques violentes arrivées jusqu'au corps à corps.

Sous-lieutenant de réserve DAMON, 89^e d'infanterie : le 24 novembre, a brillamment conduit sa section à l'attaque des tranchées ennemies ; a fait preuve d'une extrême bravoure et a été grièvement blessé d'une balle en pleine figure, à quelques mètres de l'ennemi.

Sous-lieutenant POMMEREAU, 89^e d'infanterie : le 23 novembre, sous un feu violent d'infanterie, a énergiquement enlevé sa section pour l'attaque d'une tranchée ennemie et, en tête de ses hommes, a reçu deux blessures, à quelques mètres de l'ennemi.

Sergent-major LEGNÈRE, 76^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner des preuves de courage et d'abnégation. Blessé le 31 août et revenu sur le front, a été blessé grièvement en chargeant à la tête de sa section pour repousser une attaque ennemie.

Sergent LIGNON, 89^e d'infanterie : malgré des pertes sensibles, réussit à reporter en avant, baïonnette au canon, sa section qui hésitait, et, payant de sa personne, repoussa l'ennemi qui le contre-attaquait.

Caporal FOIN, 89^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve d'un sang-froid et d'une bravoure exceptionnels. En particulier, le 23 novembre, s'est approché à 10 mètres des tranchées ennemies, sous un feu extrêmement violent et a pu rapporter des renseignements importants. Le même jour, a pris à l'improviste le commandement d'une section qui venait d'être sérieusement éprouvée ; a réussi à la reporter en avant, à la baïonnette, sous un feu très meurtrier.

Caporal PIERRE, 89^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure, le 24 novembre, dans les bois, en allant seul, en plein jour, reconnaître une tranchée ennemie, dont les alentours étaient battus par des feux violents et devant laquelle venaient de tomber huit hommes ; s'est approché jusqu'à la tranchée.

Soldat DEBURGUE, 31^e d'infanterie : au combat du 23 novembre, est allé porter un ordre sous un feu violent, bien que blessé. N'est revenu que le mouvement terminé, disant à son chef : « Mon lieutenant, nous battons le ravin. »

Capitaine JAMIN-CHANGEART, 46^e d'infanterie : dans l'attaque d'une position, le 8 septembre, fait progresser sa compagnie sous un feu violent, avec la dernière énergie ; l'a maintenue cramponnée au terrain en prenant lui-même part au feu. A été mortellement blessé.

Sous-lieutenant de réserve DE SAINTE-MARIE, 3^e d'artillerie lourde : officier orienteur qui a rendu les services les plus signalés. Bravoure ardente.

Lieutenant LAMY, 4^e d'artillerie : a occupé, pendant trois jours, du 8 au 10 décembre, un poste d'observation sous le feu de l'artillerie, se tenant en liaison constante avec les fractions les plus avancées de l'infanterie et a obtenu, par le tir de sa batterie, des résultats importants sur l'artillerie ennemie, dont il a démoli du matériel.

Canonier DUMORTIER, 45^e d'artillerie : grièvement blessé, le 6 septembre, a refusé de se laisser emmener au moment où la batterie amenait ses avant-trains, sous un feu violent, en disant à son chef de pièce : « Laissez-moi là, vous n'auriez pas le temps de m'emmener, mais donnez-moi mon mous-

queton, que j'en descende quelques-uns avant d'y rester. » A été amputé de la cuisse.

Brancardier GAREAU, 9^e division d'infanterie : s'est offert volontairement, pour aller sous le feu de l'ennemi, et à proximité de ses tranchées, ramasser plusieurs blessés. A été blessé mortellement au moment où il les ramenait au poste de secours.

Brancardier GAY, 5^e corps : blessé à la jambe droite par un éclat d'obus, au début d'une action, a repris sa place dans son équipe après un pansement sommaire et a participé avec ses camarades à la relève et au transport des blessés, jusqu'à la fin du combat.

Soldat THIERRY, 76^e d'infanterie : n'a pas hésité à sortir de la tranchée, en face de l'ennemi, pour aller chercher un camarade blessé. A été lui-même blessé grièvement.

Capitaine HAAG, 32^e d'artillerie : le 20 septembre, a continué quoique blessé à commander le tir de sa batterie. A refusé d'être évacué et a repris quelques jours après, bien qu'incomplètement guéri, le commandement de son unité.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :
Au grade de chevalier.

SERVICE DES CHEMINS DE FER DE CAMPAGNE

M. GILLES, ingénieur, 5^e section de chemins de fer : a secondé, avec un dévouement absolu et une compétence parfaite, le directeur des chemins de fer dans la préparation des nombreux transports en cours d'opérations qui se sont opérés, sur le réseau du Nord, depuis le début de la campagne et contribué, par des initiatives heureuses et hardies, au succès de ces opérations.

M. LEBERT, ingénieur, chef de service, 6^e section des chemins de fer : a secondé, avec un dévouement absolu et une très grande compétence, le directeur des chemins de fer dans la préparation des transports en cours d'opérations depuis le début de la campagne ; a dirigé personnellement, dans des circonstances difficiles, le transport de troupes à proximité immédiate de l'ennemi.

Réseau du Nord.

M. OSSELIN, sous-inspecteur : a montré une énergie exceptionnelle dans l'accomplissement de ses fonctions, lors des transports de troupes effectués à proximité immédiate de l'ennemi et a contribué au prix d'efforts soutenus nuit et jour au succès de ces opérations.

M. LIENARD, employé principal : a pris l'initiative de réoccuper sa gare dès le 17 septembre, a fait relever sous sa direction une machine allemande dérailée, l'a fait rallumer et l'a conduite à Amiens avec du matériel, malgré la présence de l'ennemi dans la localité.

Réseau de l'Est.

M. GOUSTILLE, chef de service : a pris une part très active à la préparation des transports en cours d'opérations depuis le début de la campagne ; c'est grâce à son travail précis et rapide que ces transports ont pu être organisés aussi promptement ; ces travaux ne sont d'ailleurs que la suite de ses services antérieurs à la compagnie pour la préparation de la mobilisation.

M. STOEFFLER, sous-chef de service : a été employé d'une façon constante à la direction des embarquements pour les transports en cours d'opérations et, sans prendre un jour de repos, y a fait preuve d'un zèle et d'une activité qui ont été remarqués par tous les officiers avec lesquels il a collaboré.

M. NICOLIN, employé principal : a fait preuve de courage et de sang-froid en maintenant tout son personnel à son poste, le 12 septembre, sous le feu de l'ennemi à la station de Villers-Benoîte-Vaux, faisant exécuter les manœuvres, puis continuer la marche du train dont il avait pris la direction ; a ramené le train à Lérrouville et n'a pas hésité à recommencer le trajet, en sens inverse, le soir même, en faisant circuler le train avec feux éteints et sans coups de sifflet.

M. LAMARD, sous-chef de service : alors que la ligne de Verdun à Lérrouville était

coupée sur plusieurs points par l'ennemi, s'est mis, dans la journée du 14 septembre, à la tête d'une équipe pour effectuer les réparations de voie, qu'il a opérées avec succès sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, de façon à permettre le passage des trains militaires ; a recommencé les mêmes opérations les 18 et 20 septembre.

Capitaine FONTAINE, 137^e d'infanterie : figurait au tableau de concours de 1914. Blessé d'une balle au bras, le 27 août, pendant qu'il conduisait sa compagnie à l'attaque, est resté à son poste et ne l'a quitté qu'après avoir reçu une seconde blessure au pied, qui le mettait dans l'impossibilité de rester debout.

Médecin-major ROCHEBLAVE, place de Bourgoin : médecin très zélé et très méritant. S'est fait une très grave piqûre anatomique en opérant un blessé.

Sœur JULIE, infirmière à l'hospice ambulance de Gerbeviller : services exceptionnels : restée à son poste avec ses infirmières, a par son énergique intervention, préservé de l'incendie une partie de l'hospice de Gerbeviller. A, en outre, assuré le ravitaillement des habitants pendant le bombardement de cette localité et prodigué ses soins aux blessés.

Abbé DHALLUIN, aumônier volontaire : services exceptionnels : a fait preuve du plus grand dévouement et de la plus belle bravoure en donnant en toutes circonstances des soins et des consolations aux blessés sous le feu de l'ennemi ; le 26 septembre, en particulier, est resté pendant deux heures après d'un artilleur blessé, alors que la batterie de cet artilleur était en butte à un tir très violent d'artillerie lourde ennemie.

Payeur principal LACROIX, 4^e armée : services distingués.

Lieutenant de réserve LAVAL, 14^e d'infanterie : blessé une première fois n'a pas quitté son commandement. A fait preuve des plus belles qualités de ténacité et de courage jusqu'au moment où, le 3 octobre, il a été d'un bras.

Sous-lieutenant MULLER DE SAINT-GERVAIS, 2^e cuirassiers : très bel exemple de courage et de sang-froid. Blessé le 3 novembre, a contribué au maintien de ses hommes à leur poste de combat, sous le feu le plus violent de grosse artillerie, en restant au milieu d'eux, malgré le sang qu'il perdait et en ne songeant à se faire panser qu'une fois passée la violence de la crise.

Lieutenant de réserve PENNEQUIN, 1^{re} division de cavalerie : A exercé brillamment le commandement de son escadron le 9 novembre. Ses dispositions très judicieuses lui ont permis de franchir un ruisseau et de progresser de 80 mètres sur l'autre rive avec des pertes très minimes malgré la vigilance et la forte organisation de l'ennemi. A la tombée de la nuit, a fait face, dans les circonstances les plus critiques, à une attaque allemande sur son flanc gauche, déployant une énergie et faisant preuve d'un sang-froid des plus remarquables.

Chef de bataillon DUFOUR, 89^e d'infanterie territoriale : a fait preuve, à la tête de son bataillon, en maintes circonstances et en particulier le 24 octobre, des plus belles qualités d'intelligence et d'énergie.

Capitaine d'infanterie HEUSCH : officier d'un courage, d'une énergie et d'une initiative remarquables, recherchant les missions difficiles, ayant risqué plusieurs fois sa vie en portant les ordres aux points les plus critiques de la ligne de bataille.

Capitaine d'infanterie DE LA TAILLE : a fait vaillamment le coup de feu à côté de son général, lors d'une violente attaque rapprochée de l'ennemi qui n'a pu pénétrer dans le village. A été blessé le 23 octobre, à côté de son chef, a refusé de s'éloigner du front et, à peine guéri, est revenu prendre son poste.

Chef de bataillon POTIER, 32^e d'infanterie : blessé le 25 août, a rejoint son corps le 4 septembre à peine rétabli. Le 8 septembre, tous les officiers supérieurs venant d'être tués ou blessés, a rallié les éléments épars du régiment et en a pris énergiquement le commandement. A commandé le régiment du 26 octobre au 12 novembre avec autorité, énergie et décision et a été cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite du 1^{er} au 5 novembre.

Capitaine d'infanterie DE BOISANGER : donne depuis le premier jour des preuves

constantes de dévouement, de vigueur et de résistance. A montré en diverses occasions critiques un coup d'œil tactique remarquable et d'une heureuse opportunité ; belle attitude au feu qui s'est affirmée le 6 novembre où il a pris part au premier rang à une contre-attaque victorieuse.

Capitaine de réserve VAUGELAS, 9^e d'infanterie : a improvisé, le 6 novembre, la défense d'un pont de chemin de fer et s'y est maintenu pendant cinq jours, sous les attaques les plus violentes, montrant des qualités remarquables de ténacité et de décision. Ne cesse de se distinguer, payant de sa personne en toutes circonstances.

Capitaine de réserve LAMOUREUX, 125^e d'infanterie : âgé de quarante-sept ans, a néanmoins demandé à partir avec le régiment à la mobilisation, exerce depuis cette date le commandement de sa compagnie avec beaucoup d'autorité. A montré en toutes circonstances des qualités de vigueur, d'énergie et de courage de premier ordre.

Capitaine NAUD, 49^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand sang-froid et du plus grand courage. A conservé le commandement de sa batterie quoique blessé et a toujours poussé sa batterie jusqu'aux premières lignes d'infanterie.

Capitaine DEBOS, 6^e génie : d'une activité, d'une intelligence et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, a accompli les tâches les plus diverses dans les positions les plus dangereuses, avec un courage remarquable, restant constamment sous le feu et donnant le plus bel exemple aux hommes de sa compagnie.

Capitaine DE LA ROCQUE, 37^e d'infanterie : dans les combats, s'est emparé avec le plus grand courage et sous un feu violent de tranchées et de deux fermes tenues par l'ennemi ; a ainsi permis à son bataillon d'enlever un bois fortement occupé ; a, de sa propre main, abattu plusieurs Allemands. A été blessé antérieurement.

Capitaine ROBERT, 146^e d'infanterie : blessé une première fois et à peine rétabli est venu reprendre le commandement de sa compagnie. A été blessé à nouveau le 6 novembre en entraînant sa compagnie à l'attaque des tranchées ennemies qui ont été enlevées. A conservé le commandement de sa compagnie jusqu'au soir malgré ses blessures et a encore eu l'énergie avant de se faire panser de venir rendre compte au commandant du régiment de la situation de sa compagnie.

Capitaine PRETET, 149^e d'infanterie : le 8 novembre 1914, a contribué puissamment à repousser une furieuse attaque de nuit par les ordres nets et précis donnés séance tenante par lui à son bataillon.

Lieutenant POIGET, 12^e d'artillerie : au combat du 7 novembre, à la suite de la rupture de la ligne téléphonique reliant son groupe aux tranchées avancées de l'infanterie, s'est rendu sous un feu violent aux tranchées et a été grièvement blessé dans l'accomplissement de sa mission.

Capitaine PAMARD, 56^e d'artillerie : a fait preuve, depuis le début de la campagne, du plus grand courage et d'un complet mépris du danger en occupant les postes d'observation les plus dangereux et en remplissant avec succès les missions les plus périlleuses. Blessé grièvement le 13 novembre en organisant le tir de sa batterie en butte à un tir précis de l'artillerie lourde ennemie.

Capitaine CASANOVA, 142^e d'infanterie : d'une bravoure exceptionnelle, le 3 novembre a prononcé une attaque à la baïonnette avec un à propos et un entrain admirables.

Capitaine BOSCALLS DE REALS, 5^e chasseurs : a brillamment entraîné son escadron en avant des tranchées au moment où son colonel venait d'être blessé. A reçu une blessure grave.

Capitaine GALLIMARD, 19^e bataillon de chasseurs : a fait preuve du plus grand sang-froid, d'une énergie et d'un courage à toute épreuve dans la conduite d'un groupe cycliste pendant les combats.

Lieutenant MULLER, 29^e bataillon de chasseurs : officier d'un courage et d'une énergie à toute épreuve a su conquérir un ascendant remarquable sur ses hommes qu'il a souvent entraînés jusqu'à l'abordage. Blessé au combat.

Capitaine CORDIER, 79^e d'infanterie territoriale : a fait preuve, sous un feu violent, des plus brillantes qualités de bravoure.

Capitaine FAVRE, 76^e territorial d'infanterie :

chef remarquable en toutes circonstances, qui s'était déjà brillamment conduit le 22 octobre dernier. Grièvement blessé le 9 novembre.

Chef de bataillon BAUNARD, 77^e d'infanterie : soldat d'élite, magnifique au feu, d'un courage et d'une habileté remarquables. Grièvement blessé le 30 novembre.

Capitaine d'infanterie DERESSE : ayant été à bicyclette reconnaître si un village était occupé par l'ennemi, est tombé blessé sans pouvoir se relever, à proximité du village. A écrit le renseignement et l'a donné à un homme qui venait lui porter secours, en lui disant : « Portez ce renseignement au plus vite au général, et laissez-moi là. »

Capitaine DUBRULLE, 72^e d'infanterie : blessé grièvement le 7 septembre, en entraînant sa compagnie à l'assaut au cours d'une attaque de nuit, a conservé son commandement jusqu'à ce que sa compagnie ait emporté la position ennemie. A été amputé du bras droit.

Capitaine BOUCHART, 51^e d'infanterie : a été grièvement blessé en menant, à la tête de sa compagnie, une contre-attaque contre l'ennemi qui tentait une violente attaque contre ses tranchées en partie détruites par le bombardement.

Capitaine MAZIN, 51^e d'infanterie : le 22 août, blessé dès le matin par un éclat d'obus, a conservé le commandement de sa compagnie qu'il a brillamment conduit toute la journée et une partie de la nuit dans les différentes attaques auxquelles elle a pris part. N'a rejoint le poste de secours qu'au milieu de la nuit, après avoir reçu cinq blessures.

Lieutenant DE PERETTI, 51^e d'infanterie : déjà blessé deux fois depuis le début de la campagne, est chaque fois revenu dans le plus bref délai reprendre sa place au combat avec le même entrain et la même bonne humeur qu'il savait communiquer à ses hommes. En cours de l'attaque du 8 novembre ayant reçu deux nouvelles blessures, a remis son commandement au capitaine commandant la compagnie voisine en lui criant : « En avant ! En avant ! »

Sous-lieutenant DE LA TEILLAIS, 51^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 27 août en entraînant ses hommes à l'attaque à la baïonnette pendant une attaque de nuit au cours de laquelle il a donné le plus bel exemple de courage et de bravoure.

Lieutenant de réserve DOUMAX, 51^e d'infanterie : malgré un feu violent de mitrailleuses placées sur le flanc, a entraîné sa section dans une contre-attaque à la baïonnette et a été atteint de deux balles au moment où il arrivait sur les tranchées ennemies.

Lieutenant de réserve HENRY, 51^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne des plus belles qualités d'entrain et de bravoure. Conduisant sa section à l'assaut des tranchées ennemies avec son entrain habituel, a été blessé à la hanche et ne s'est arrêté que lorsqu'il a été atteint d'une autre blessure à la cuisse qui a rendu sa marche impossible.

Lieutenant NICOLAS, 129^e d'infanterie : blessé par éclats d'obus aux jambes et à la cuisse dans la tranchée qu'il commandait, a continué à assurer couché, son commandement avec le sang-froid le plus parfait, a refusé de se laisser emporter par les brancardiers venus à son secours et ne s'est finalement laissé éloigner de la ligne de feu que sur l'ordre formel du colonel commandant le régiment et après qu'une attaque ennemie dirigée sur ses tranchées eût été repoussée par sa compagnie.

Capitaine VOGEL, 120^e d'infanterie : blessé une première fois le 15 septembre. Revenu sur le front à peine guéri, a été blessé à nouveau et par deux fois en entraînant, le 12 novembre, vers une tranchée menacée par l'ennemi, sa section de réserve. A maintenu la possession de cette tranchée. Vient d'être amputé d'un avant-bras.

Capitaine ROBARDEY DE FULL, 272^e d'infanterie : commandant de compagnie depuis le 10 septembre, a pendant neuf jours, par son énergie, son sang-froid et son courage, maintenu sa troupe dans des tranchées exposées à des feux d'artillerie violents et meurtriers. A participé ultérieurement à une attaque de positions ennemies faite par un autre bataillon et s'y est montré d'un courage à toute épreuve. Grièvement blessé au cours de cette attaque, a dû subir l'amputation complète du bras gauche.

Capitaine AMALRIC, 22^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'une grande bravoure et d'excellentes qualités militaires aux combats des 25 et 27 août 1914, où il a très bien rempli sa mission, qui consistait à chasser l'ennemi d'un saillant du bois qu'il venait d'occuper. A été grièvement blessé dans cette dernière affaire, à trois reprises.

Lieutenant de cavalerie GERMAIN, pilote aviateur : grièvement blessé dans une rencontre d'aéroplane.

Sous-lieutenant de réserve MORELET, 2^e bataillon de chasseurs : faisant partie de la compagnie cycliste garde du quartier général de l'armée, a demandé à servir sur le front ; s'est fait remarquer dès son arrivée par son entrain. A entraîné sa section en avant sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie ennemie, déterminant ainsi la reprise du mouvement offensif de toute sa compagnie. A été grièvement blessé.

Capitaine de cavalerie DE SUZANNET : ne cesse de faire preuve, depuis les débuts de la campagne, de l'intelligence la plus brillante et du dévouement le plus absolu. Toujours disposé à solliciter les missions les plus périlleuses, où il témoigne du courage le plus tranquille en même temps que du sens militaire le plus avisé. A accompagné le chef d'état-major du corps d'armée dans les deux reconnaissances effectuées sur le front de nos tranchées et au cours de la seconde desquelles cet officier supérieur a été tué et le sous-officier qui les guidait grièvement blessé. S'est dépensé sans souci du danger pour ramener le corps de son chef.

Sous-lieutenant PETIT, 3^e bataillon d'infanterie d'Afrique : a sollicité l'honneur de commander un groupe de volontaires chargés de donner l'assaut à des tranchées ennemies fortement organisées. A entraîné superbement ses hommes et est tombé frappé d'une balle à la tête, le 6 décembre 1914, au moment où il atteignait les tranchées ennemies.

Chef de bataillon DE RAGUENEL DE MONTMOREL, 275^e d'infanterie.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant-chef DAJEAN, 9^e chasseurs : s'est fait remarquer par son énergie au combat du 22 août. Depuis, a servi d'agent de liaison du chef de corps et a transmis les ordres sous le feu avec la plus grande intrépidité.

Adjudant PILLAC, 11^e hussards : figurait au tableau de concours de 1914. A montré un grand dévouement depuis le commencement de la campagne, aussi bien sous le feu que dans les fonctions du service intérieur.

Brigadiers MARIE, BROCHER et VERDIÈRE, 7^e chasseurs, éclaireurs au 36^e d'infanterie : ont fait preuve d'un courage sans bornes au cours d'un combat qui a duré cinq jours, en maintenant, à cheval, la liaison constante de nuit et de jour, entre le régiment et la brigade, sur un terrain incessamment battu par les feux d'infanterie et d'artillerie.

Maréchal des logis GUILLOT, 11^e hussards : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres depuis le commencement de la campagne, notamment à propos des difficultés survenues au cours de différents combats du fait de l'installation précaire des forges et du service du régiment, en donnant toute satisfaction dans tout ce qu'il a eu à faire.

Brigadier QUINCELOT, 4^e hussards : a rempli complètement une mission qui lui a été confiée, malgré la présence de nombreuses patrouilles ennemies. A traversé deux fois les lignes ennemies pour conduire un cheval à son capitaine démonté.

Maréchal des logis LEGRAS, 2^e dragons : étant en reconnaissance le 13 août avec un officier, a fait preuve de la plus grande énergie, et du plus grand sang-froid en restant toute la journée sous le feu. A été grièvement blessé d'une balle à l'épaule, a continué néanmoins à assurer son service à cheval, pendant cinq heures, jusqu'à sa rentrée dans les lignes françaises.

Brigadier HUNIN, 2^e hussards : a été blessé d'une balle dans la gorge au cours de la poursuite des Prussiens le 12 août.

Cavaler CARON, 2^e hussards : a été blessé d'une balle traversant la mâchoire inférieure

et brisant le cartilage du nez au cours de la poursuite vigoureuse des Prussiens le 12 août. **Brigadier NUNGESSER**, 2^e hussards : le 3 septembre, son officier ayant été blessé au cours d'une reconnaissance, le mit tout d'abord à l'abri, puis, avec l'aide de quelques fantassins, après avoir mis les officiers qui l'occupaient hors de combat, s'empara d'une maison et rapporta les papiers qu'elle contenait en traversant une région battue par les feux de l'ennemi.

Maréchal des logis BOURSIER, 7^e cuirassiers : s'est fait particulièrement remarquer depuis le début de la campagne par sa façon de servir, son énergie et son entrain. Le 19 octobre, a coopéré, sous une grêle de balles, à une destruction de voie ferrée, et a, dans cette circonstance, fait preuve d'une énergie et d'un sang froid remarquables.

Maréchal des logis chef JACQUET, 10^e cuirassiers : a prodigué, sous le feu de l'ennemi, ses soins à son capitaine mortellement blessé ; l'a ramené en arrière avec les plus grandes difficultés et l'a assisté jusqu'à sa mort avec le plus entier dévouement. Le 2 novembre, a assuré, dans des conditions très périlleuses, la liaison entre son escadron et le poste de commandement du secteur.

Adjudant FRANÇOIS, 2^e dragons : aptitude exceptionnelle au feu. S'est fait remarquer par l'audace avec laquelle il a ravitaillé deux fois la ligne de tranchée. Brillante attitude le 2 novembre.

Adjudant-chef MARCHIS, 7^e dragons : figurait au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne. Blessé, a parfaitement commandé sa section au feu.

Maréchal des logis PETRIER, 2^e dragons : s'est toujours distingué par son attitude au feu. Le 2 novembre, au combat à pied, sans se laisser émouvoir par la disparition des officiers et des sous-officiers plus anciens que lui, dès qu'il a pu rallier son escadron, n'a eu qu'une idée, le reporter en avant.

Maréchal des logis GEPT, 11^e hussards : coupé de son peloton, le 23 août, avec deux hommes, environné d'ennemis et ayant perdu ses chevaux au feu, réussit à faire vivre sa petite troupe jusqu'au 12 septembre au milieu des Allemands. A pu rejoindre son corps avec ses deux subordonnés, le 20 septembre.

Maréchal des logis VITTET, 2^e dragons : le 2 novembre, étant chef de peloton dans une tranchée, à 300 mètres de l'ennemi, au moment d'une attaque à la baïonnette, a ramassé les éléments restants de son escadron à la suite d'un bombardement intense et a continué à se battre jusqu'au moment où l'ordre lui a été donné de se replier.

Adjudant-chef TOURIÈRE, 13^e chasseurs : a rempli d'une façon constante les fonctions d'agent de liaison avec une intelligence, un courage et un dévouement à toute épreuve, sous un feu violent, particulièrement le 27 octobre.

Maréchal des logis LEVRIER, 1^{er} corps de cavalerie : a fait preuve d'autant d'énergie que de décision en portant sa mitrailleuse en avant à très courte distance de l'infanterie allemande dont il réussit ainsi à paralyser l'attaque.

Brigadier DURAND, éclaireur, 53^e d'infanterie : a fait preuve en toutes circonstances depuis le début de la campagne d'une rare intrépidité. En patrouille, dans n'importe quelle mission, traverse gaiement le feu le plus meurtrier en conservant toute sa lucidité d'esprit. Le 10 novembre, a porté des ordres urgents sous des rafales d'artillerie ennemie d'une violence extraordinaire.

Maréchal des logis BELLAT, 20^e dragons, détaché au 93^e territorial : depuis le début de la campagne, s'est révélé comme un excellent sous-officier de liaison. Le 4 novembre, a puissamment réconforté les hommes par son attitude sous un feu des plus violents, a conduit crânement à l'ambulance un homme blessé que lui avait remis le chef de bataillon, et cela, malgré l'éclatement des obus qui se produisaient autour de lui. A largement aidé à maintenir le calme de sa troupe.

Brigadier BOUTET, 1^{er} hussards, escorte du quartier général de la 32^e division d'infanterie : d'un entrain remarquable, d'une bravoure à toute épreuve, a accompli des missions périlleuses dans son service d'estafette, passant dans les zones les plus battues par le feu de l'ennemi pour remettre les plis qu'il était

chargé de porter ; à différentes reprises, a eu ses effets déchirés par des éclats d'obus.

Maréchal des logis GOBET, 18^e chasseurs : depuis le début de la campagne, s'est constamment distingué par sa belle tenue, son esprit militaire et sa brillante conduite au feu. A été blessé grièvement le 8 octobre.

Adjudant-chef armurier BROCAS, 7^e cuirassiers ; chefs armuriers **BATTANDIER**, 6^e cuirassiers ; **LAURENT**, 13^e chasseurs ; **SCHILTKNECHT**, 8^e dragons ; **CHALARD**, 31^e dragons ; **JUSSEAU**, 12^e cuirassiers ; **adjoints-chefs ROUSSET**, 25^e dragons ; **BASCANS**, 15^e dragons ; **CHAPUS**, 2^e dragons ; **adjoints trompettes-majors CARRIAS**, 29^e dragons ; **BOURNIGAUT**, 3^e dragons ; **adjoints BOULLE**, 9^e cuirassiers ; **FROISY**, 14^e hussards ; **DURUT**, 18^e dragons ; **CHEPACH**, 7^e dragons ; **CLAUZEL**, 4^e dragons ; **SIRON**, 9^e chasseurs ; **BRUGÈRE**, 23^e dragons ; **ARMAND**, 21^e chasseurs ; **maréchaux des logis CARBONNE**, 13^e chasseurs ; **BALLE**, 10^e cuirassiers ; **GOURDET**, 2^e dragons ; **BARTHE**, 4^e dragons ; **CHAPOT**, 9^e chasseurs ; **BRESSE**, 1^{er} dragons ; **AUBREY**, 5^e cuirassiers ; **ETIENNE**, 31^e dragons : figuraient au tableau de concours de 1914. Se sont acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

SERVICE DES CHEMINS DE FER DE CAMPAGNE

Réseau du Nord.

M. MARLIER, chauffeur à Creil : se trouvant en service comme volontaire sur la machine d'un train blindé en reconnaissance, fut atteint d'un éclat d'obus qui le blessa à la nuque et au bras, continua néanmoins son service sans être pansé, pour ramener le train jusqu'à la gare de bifurcation la plus proche.

M. MARCY, contrôleur des services électriques : a été blessé, le 21 septembre, d'un éclat d'obus au bras droit en travaillant à rétablir les communications électriques entre Vic-sur-Aisne et Amblet, afin que cette section de ligne pût être utilisée en vue d'enlever les blessés.

M. DERMIGNY, mécanicien à la Plaine-Saint-Denis : conduisait un train de ravitaillement en gare de Nanteuil, le 9 septembre, quand les obus allemands sont venus tomber dans les environs de la gare. A montré le plus grand sang-froid, a attendu la mise en marche de six autres trains et est parti le dernier de la gare qu'il fallait évacuer en présence de l'ennemi.

M. BRAILLE, chef cantonnier au Bourget : a réussi, en travaillant nuit et jour avec une équipe, à rétablir du 5 au 10 septembre, dans des conditions dangereuses, la circulation sur la ligne de Sevran à Ormoy, permettant ainsi à proximité immédiate du front, les débarquements progressifs de troupes exigés par les circonstances de guerre.

M. BAYARD, conducteur de train : conduisant un train blindé en reconnaissance sur la ligne de Montdidier à Roye, le 20 septembre, a conservé le plus grand sang-froid lors d'une attaque de la cavalerie et de l'artillerie ennemies contre ce train et a donné au mécanicien les ordres nécessaires pour faire rebrousser le train hors de la portée des Allemands.

Réseau de l'Est.

M. SOMEIL, chef d'équipe : s'est tenu à son poste à la station de Baunoncourt, du 8 au 13 septembre 1914, malgré les projectiles ennemis tombant sur la voie ; a continué le 12 et le 13 septembre, sous le feu de l'ennemi, le travail de remplacement des rails coupés par les obus ou les pétards de mélinite.

M. FUSELIER, mécanicien, dépôt de Mohon. Le 7 août, à Sedan, s'étant cassé le bras gauche en tombant accidentellement de sa machine, a tenu, en l'absence d'agent capable de le remplacer, à continuer la remorque d'un train militaire, afin d'éviter une perturbation dans les transports stratégiques.

M. LONGUET, surveillant du télégraphe : a réparé la ligne télégraphique aux environs de Baunoncourt, le 12 septembre, au matin, sous les obus ennemis.

M. KUNTZ, employé principal : le plus ancien agent du bureau militaire de la compagnie de l'Est ; très dévoué et très sûr ; continue avec le même dévouement ses services à la commission du réseau de l'Est depuis le début de la campagne, en particu-

lier dans la préparation des transports en cours d'opérations.

M. VANNIERE, employé au service de la traction : depuis plus de vingt ans, a participé à tous les travaux de préparation des plans de transport ; très apprécié pour son activité et son dévouement, continue à rendre les meilleurs services à la commission de réseau de l'Est depuis le début de la campagne, en particulier dans la préparation des transports en cours d'opérations.

M. GILLE, sous-chef d'équipe : a contribué aux travaux de réparation des lignes télégraphiques aux environs de Baunoncourt, le 12 septembre, sous les obus ennemis.

M. JACQUES, chef d'équipe, dépôt de la Villette : pendant le bombardement de la gare de Reims, a déployé la plus grande activité et fait preuve de courage et de sang-froid pour équiper les machines de quatre trains qui stationnaient en gare, afin de conduire ces trains hors de la gare.

M. THEVENIN, chef d'équipe à Buzy : a accompagné son chef de station dans les opérations répétées en présence de l'ennemi pour assurer l'évacuation de la gare de Conflans-Jarny dans les journées des 18, 19, 20 et 21 août.

M. GREFFE, chef de district à Consenvoye : alors que la ligne de Verdun à Lérrouville était coupée sur plusieurs points par l'ennemi, a dirigé, sous les ordres de son chef de section, l'équipe de réparation qui a opéré le 14 septembre sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, de façon à permettre le passage des trains militaires.

M. COMTE, chef de district à Blainville : a continué à assurer le 30 août le service de réparation des voies entre Blainville et Bayon pour le passage des trains militaires malgré la proximité immédiate de l'ennemi dont il a essuyé le feu.

Soldat MAHIEU, 1^{er} zouaves : grièvement blessé le 16 septembre dernier.

Chasseur RATTO, âgé de seize ans, volontaire au 27^e bataillon de chasseurs alpins : parti de Menton avec le 27^e bataillon, a marché constamment dans ses rangs et a combattu avec lui depuis le début des hostilités, payant d'exemple et montrant la plus héroïque bravoure ; a été grièvement blessé le 23 novembre, par un éclat d'obus qui lui a sectionné presque complètement le pied ; au milieu des plus cruelles souffrances, il a conservé sa gaieté.

Maréchal des logis SALLE, 18^e chasseurs : s'est fait remarquer en toutes occasions, depuis plus de deux mois, par une bravoure et une énergie remarquables. Affecté à la section des mitrailleuses, a été blessé le 11 octobre à la jambe ; est revenu malgré cela à pied tuant un Allemand d'un coup de carabine.

Chasseur BROCHE, 13^e chasseurs : belle conduite à la défense du convoi d'une division où il a fait preuve d'une grande énergie (6 septembre).

Maréchal des logis GUIMARD, 20^e dragons : ayant reçu l'ordre du capitaine commandant la compagnie de chasseurs auprès de laquelle il était détaché avec trois cavaliers, de rapporter coûte que coûte des renseignements sur l'ennemi, a rempli sa mission avec intelligence et vigueur, et a recueilli les renseignements demandés, malgré les difficultés rencontrées.

Brigadier DOBE, 15^e dragons : le 24 août, le chef de la section de mitrailleuses ayant été tué et le sous-officier démonté, a pris le commandement de la section, et, sous un feu violent d'artillerie, a pris le corps de son lieutenant, l'a placé sur l'une des voitures et l'a ramené.

Maréchal des logis COURRET, 20^e dragons : le 21 août, ayant eu à commander en avant des lignes un poste dans lequel, après un feu violent ouvert par les Allemands, le cheval d'un brigadier avait été tué, a dégagé le brigadier de son cheval et l'a ramené en croupe sous le feu de l'ennemi.

Cavalier LEBOREL, 8^e hussards : désarçonné, a tenu tête à un groupe ennemi, lui tuant cinq hommes.

Adjudant-chef BEAUDIQUEY, 8^e hussards : excellent chef de peloton se distingue en toutes circonstances par son entrain et sa vigueur.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.